

APPENDICE AU CHAPITRE III

N° 1. — Sans doute les femmes mariées qui ont un amant, celles qui sont séparées de leur mari et les veuves. Celles-ci, en grand nombre dans l'Inde, et dans la force de l'âge, sont obligées d'avoir recours à l'avortement pour cacher les conséquences de leur inconduite qui, si elle était connue, serait punie par l'exclusion de la caste.

Toutes connaissent les drogues qui font avorter.

Quand la potion n'a pas produit l'effet voulu, quelques-unes ont recours à des moyens mécaniques qui, souvent, mettent leurs jours en danger.

Ce fait nous a été révélé par des médecins européens qui, dans des cas pareils, avaient été appelés par des femmes indigènes.

Lorsqu'aucun des moyens n'a réussi, les veuves enceintes prétextent un voyage ou un pèlerinage et s'en vont au loin faire leurs couches.

L'avortement était une pratique usuelle chez les femmes galantes de Rome, au temps d'Ovide. Ce poète consacre la 14^e Elégie du Livre II *des Amours* à reprocher ce crime à sa maîtresse, Corine.

« Quoi, dit-il, de peur que les rides de ton ventre ne t'accusent, il faudra porter le ravage sur le triste champ où tu livras le combat ! Femmes, pourquoi portez-vous dans vos entrailles des engins homicides ? Les tigresses ne sont pas si cruelles dans les antres de l'Hircanie, et jamais la lionne n'osa se faire avorter ; et ce sont de faibles et tendres beautés qui commettent ce crime, non pas toutefois impunément. Souvent celle qui étouffe son enfant dans son sein périt elle-même ; et, quand on apporte son cadavre encore tout échevelé, les spectateurs s'écrient : Elle a bien mérité son sort. »

N° 2. — *Art d'aimer*. Livre I. Ne doutez point que vous ne puissiez triompher de toutes les jeunes beautés ; à peine sur mille en trouverez-vous une qui vous résistera. Celle qui se rend aisément, comme celle qui se défend, aiment également à être priées.

Si vous échouez, qu'avez-vous à craindre ? Mais pourquoi échoueriez-vous ?

On se laisse prendre aux attraits d'un plaisir nouveau, et le bien d'autrui nous paraît toujours préférable au nôtre.

Vous verrez plutôt les oiseaux se taire au printemps, et les cigales en été, qu'une femme résister aux tendres sollicitations d'un jeune homme caressant. Celle même qui paraît insensible brûle de secrets désirs.

Si les hommes s'entendaient pour ne pas faire les premières avances, les femmes se jetteraient dans leurs bras toutes pâmées.

Entendez dans les molles prairies la génisse qui mugit d'amour pour le taureau, et la jument qui hennit à l'aspect de l'étalon vigoureux.

N° 3. — Dans l'Inde, la décence extérieure est toujours observée entre les deux sexes, au point qu'il ne vient à la pensée de personne d'y manquer.

Quand on chemine en troupe, les hommes marchent en avant des femmes, et les attendent aux passages des gués, pour leur tendre la main par derrière. Les femmes se troussent alors jusqu'au-dessus des hanches, et jamais un homme ne se retourne pour regarder (abbé Dubois).

Toute provocation en public d'un sexe à l'autre, et même toute galanterie, sont absolument inconnues.

Une femme se croirait insultée par un homme qui lui témoignerait, au dehors, des attentions particulières.

On verra plus loin que, quand un homme veut courtiser une femme, il procède toujours par des voies indirectes, par des insinuations détournées, des propos à double sens qui semblent s'adresser à une autre personne.

Mais, dans le particulier, les femmes indiennes, habituées à se considérer comme uniquement faites pour le plaisir de l'homme, ne savent rien refuser aux sollicitations dont elles sont l'objet, lors même qu'elles manquent de tempérament et d'impassibilité, ce qui est le cas le plus ordinaire dans les pays Dravidiens (Sud de l'Inde).

N° 4. — Empêchement à l'union, doctrine de l'Eglise.

Le Père Gury (Traduction P. Bert.)

Les casuistes hindous, on le voit, vont beaucoup plus loin que les chrétiens dans les incompatibilités pour l'acte sexuel ; ils l'interdisent entre personnes dont les familles sont liées par une amitié héréditaire et à fortiori entre les parents à tous les degrés.

Dans sa théologie morale, le P. Gury défend l'inceste, l'union sexuelle avec des parents ou des alliés à des degrés prohibés par l'Eglise ; au sujet de l'empêchement du mariage par l'alliance, il s'exprime ainsi :

810. — L'alliance est un lien qui s'établit avec les parents de la personne avec laquelle on a un commerce charnel ; ou encore, un lien provenant d'un commerce charnel entre l'un et les parents de l'autre. Il y a donc alliance entre le mari et les cousins de la femme, et réciproquement.

L'alliance vient soit d'un commerce licite ou conjugal, soit d'un commerce illégal, fornication, adultère, inceste.

811. — L'alliance venant d'un commerce licite empêche le mariage jusqu'au 4^e degré inclusivement ; venant d'un commerce illicite, seulement jusqu'au 2^e degré.

(On sait que l'autorité ecclésiastique accorde beaucoup de dispenses à cet empêchement).

Une alliance n'est contractée que par un acte sexuel accompli et consommé, de telle sorte que la génération puisse en résulter.

812. — Celui qui a péché avec les deux sœurs ou les deux cousines germaines, ou la mère ou la fille, ne peut épouser aucune des deux.

L'homme qui a péché avec la sœur, la cousine ou la tante de son épouse, est tenu de rendre, mais ne peut demander le devoir conjugal : parce que, comme il s'agit d'une loi purement prohibitive, l'innocent ne peut souffrir de la faute du coupable.

On n'est pas privé du droit de demander le devoir conjugal, pour avoir péché avec ses propres cousines, parce qu'on ne contracte par là aucune alliance avec son épouse.

(Mais c'est seulement quand ce péché a été commis avant le mariage, car l'adultère prive le coupable de son droit).

L'amitié, surtout héréditaire, la parenté et le rejet de la caste sont pour le brahmane les seuls empêchements rigoureux à l'acte sexuel ; nous venons de voir qu'ils autorisent toujours la fornication et qu'ils excusent presque toujours l'adultère. Le Décalogue les interdit absolument et, à cet égard, le P. Gury n'est que l'interprète de la morale chrétienne dans les textes suivants :

331. — La luxure est un appétit déréglé dans l'amour et consiste dans un plaisir charnel (*delectatio venerea*) goûté volontairement en dehors du mariage. Or ce plaisir vient de l'excitation des esprits destinés à la génération et ne doit pas être confondu avec un plaisir purement sensuel qui provient de l'action d'un objet sensible sur quelque sens, par exemple d'un objet visible sur la vue. Autre est donc l'objet de la luxure, autre l'objet de la sensualité. Un plaisir sensuel, ou n'est pas coupable, ou n'excède pas la plupart du temps, en principe, un péché véniel.

412. — La luxure dans tous ses genres, dans toutes ses espèces, est, en principe, un péché grave. La luxure directement volontaire n'admet jamais matière légère.

IX^e Commandement de Dieu : Luxurieux tu ne seras de fait ni de consentement.

C'est, avec un peu plus de rigueur, la morale de Zoroastre et des Iraniens.

Le Bouddha ne l'a adopté que pour ses religieux.

Il a permis aux laïques tout ce qui n'est pas compris dans la prohibition : « Le bien d'autrui ne prendras », en considérant comme bien d'autrui toute femme qui dépend d'un mari, ou de ses parents et tuteurs ou d'un maître.

TITRE III

DES CARESSES ET MIGNARDISES QUI PRÉCÈDENT OU ACCOMPAGNENT L'ACTE SEXUEL

CHAPITRE I

Des baisers.

On conseille de ne point, dans les premiers rendez-vous, multiplier les baisers, les étreintes et autres accessoires de l'union sexuelle ; mais on pourra en être prodigue dans les rencontres qui suivront (Ap. N° 1).

On baise le front, les yeux, les joues, la gorge, la poitrine, les seins, les lèvres et l'intérieur de la bouche (Ap. N° 2).

Les habitants de l'Est baisent aussi la femme aux jointures des cuisses, sur les bras et le nombril.

Avec une jeune fille, il y a trois sortes de baisers :

Le nominal, le mouvant et le touchant.

Le nominal est le simple baiser sur la bouche, par l'apposition des lèvres des deux amants.

Dans le baiser mouvant, la jeune fille presse entre ses lèvres la lèvre inférieure de son amant ; elle l'introduit dans sa bouche en lui imprimant un mouvement de succion.

Dans le baiser touchant, elle touche avec sa langue la lèvre de

son amant, en fermant les yeux, et place ses deux mains dans les siennes.

Les auteurs distinguent encore quatre sortes de baisers :

Le droit, le penché, le tourné, le pressé.

Dans le baiser droit, les deux lèvres s'appliquent directement, celles de l'amant sur celles de l'amante.

Dans le baiser penché, les deux amants, la tête penchée, tendent leurs lèvres l'un vers l'autre.

Dans le baiser tourné, l'un des amants tourne vers lui, avec la main, la tête de l'autre, et, de l'autre main, lui prend le menton.

Le baiser est dit pressé lorsque l'un des deux amants presse fortement avec ses lèvres la lèvre inférieure de l'autre. Il est très pressé, lorsqu'après avoir pris la lèvre entre deux doigts on la touche avec la langue et la presse fortement avec une lèvre.

Entre amants, on parie à qui saisira le premier, avec ses lèvres, la lèvre inférieure de l'autre. Si la femme perd, elle doit crier, repousser son amant en battant des mains, le quereller et exiger un autre pari. Si elle perd une seconde fois, elle doit montrer encore plus de dépit, et saisir le moment où son amant n'est pas sur ses gardes, ou bien dort, pour prendre entre les dents sa lèvre inférieure, et la serrer assez fort pour qu'il ne puisse la dégager; cela fait, elle se met à rire, fait beaucoup de bruit et se moque de son amant; elle danse et s'agite devant lui, et lui dit, en plaisantant, tout ce qui lui passe par l'esprit; elle fronce ses sourcils en lui roulant de gros yeux.

Tels sont les jeux et les paris de deux amants à l'occasion des baisers.

Les amants très passionnés en usent de même pour les autres mignardises que nous verrons plus loin.

Quand l'homme baise la lèvre supérieure de la femme pendant que celle-ci, en retour, lui baise la lèvre inférieure, c'est là le baiser de la lèvre supérieure.

Quand l'un des amants prend avec ses lèvres les lèvres de l'autre, c'est là le baiser agrafe.

Quand, dans ce baiser, il touche avec la langue les dents et le palais de l'autre, c'est là le combat de la langue.

Le baiser doit être modéré, serré, pressé ou doux, selon la partie du corps à laquelle il est appliqué.

On peut encore ranger parmi les baisers la succion du bouton ou du mamelon des seins qui, dans les chants des Bayadères du Sud de l'Inde, est mentionnée comme un des préliminaires naturels de la connexion (a).

Quand une femme baise au visage son amant endormi, cet appel est le *baiser qui allume l'amour*.

Quand une femme baise son amant qui est distrait ou affairé, ou bien le querelle, c'est le *baiser qui détourne*.

Quand l'amant attardé trouve l'amante couchée, et la baise dans son sommeil pour lui manifester son désir, c'est le *baiser d'éveil*. En pareil cas, la femme peut faire semblant de dormir à l'arrivée de son amant pour provoquer ce baiser.

Quand on baise l'image d'une personne réfléchie dans un miroir ou dans l'eau, ou bien son ombre portée sur un mur, c'est le *baiser de déclaration*.

Quand on baise un enfant que l'on tient sur ses genoux, ou une image, ou une statue, en présence de la personne aimée, c'est le *baiser que l'on transmet*.

Quand la nuit, au théâtre ou dans une assemblée d'hommes de caste, un homme s'approche d'une femme et lui baise un doigt de la main, si elle se tient debout, ou un doigt de pied, si elle est assise ; ou bien quand une femme, en massant le corps de son amant, pose la figure sur sa cuisse, comme si elle voulait s'en faire un coussin pour dormir de manière à allumer son désir et lui baise la cuisse ou le gros doigt du pied, c'est le *baiser de provocation*.

Au sujet de ces baisers on cite les vers suivants :

« Quelque chose que l'un des amants fasse à l'autre, celui-ci doit lui rendre la pareille : baiser pour baiser, caresse pour caresse, coup pour coup. »

(a) D'après le docteur Jules Guyot (*Bréviaire de l'amour expérimental*), cette succion doit être forte pour produire l'effet voulu (v. App.).

APPENDICE AU CHAPITRE I

N° 1. — Bhartrihari (*l'Amour*, stance 26). « Heureux ceux qui baisent le miel des lèvres des jeunes filles couchées dans leurs bras, la chevelure dénouée, les yeux langoureux et à demi-clos, et les joues mouillées de la sueur qu'a provoquée la fatigue des plaisirs d'amour. »

N° 2. — Les caresses et mignardises précédemment décrites sont considérées par les Hindous, par les poètes latins et par beaucoup d'auteurs modernes, comme les excitants les plus efficaces à l'amour charnel.

Le docteur Gauthier pense, au contraire, que l'homme doit agir sur le cœur et sur l'imagination bien plutôt que sur les sens pour préparer la femme à l'union ou augmenter son amour. Il a sans doute raison quand il s'agit de la généralité des femmes honnêtes ; en tout cas, il est bon de ne recourir aux moyens physiques qu'après avoir épuisé tous ceux qui ménagent la pudeur et la délicatesse.

N° 3. — De tous les théologiens catholiques, les Jésuites sont, on le sait, les plus indulgents ; il suffit donc de citer le P. Gury pour comparer, sur les sujets semblables, les casuistes brahmaniques et catholiques.

Théologie morale, 413. — « Les baisers et les attouchements sur les parties honnêtes ou peu honnêtes constituent des péchés mortels, si on y cherche le plaisir charnel ; véniels, s'il n'y a que de la légèreté, de la plaisanterie, de la curiosité, etc.

« Ils ne sont pas coupables, si c'est la coutume ou si l'on agit par politesse ou par bienveillance.

415. n° 4. — « Mais doivent être considérés comme péchés mortels les baisers et attouchements sur les autres parties du corps que la décence et la pudeur prescrivent de voiler ; tels, par exemple, que les baisers sur les seins, surtout entre personnes de sexes différents et aussi les baisers prolongés sur la bouche, notamment si on y introduit la langue. »

416. — « Les attouchements sur les parties honteuses ou qui y confinent, même lorsqu'ils ont lieu par-dessus le vêtement, constituent, en général, un péché grave, à moins qu'on ne le fasse par pétulance, par plaisanterie, par légèreté ou en passant.

« A plus forte raison, en dehors du cas de force majeure, il y a péché mortel toutes les fois qu'on touche pour le plaisir les parties honteuses de sexes différents. »

418. — « Regarder les parties honteuses ou les parties avoisinantes d'une personne d'un autre sexe constitue un péché mortel, à moins que ce ne soit de loin ou pendant fort peu de temps. »

918 P. Gury. *Théologie morale*. — « Tout ce qui est nécessaire pour accomplir l'acte conjugal ou pour le rendre plus facile, plus prompt ou plus parfait, est abso-

lument permis aux époux, parce que si l'on permet la chose principale, on permet aussi la chose accessoire ou le moyen qui y conduit.

« Tout ce qui est pour la génération est permis, tout ce qui est contre est péché mortel. Tout ce qui est en dehors est péché véniel, ou bien est permis. »

919. — « Il n'y a pas faute dans les baisers honnêtes, dans les attouchements sur les parties honnêtes ou moins honnêtes destinées à montrer l'affection conjugale ou à entretenir l'amour; parce que toute marque honnête, d'amour même tendre, est permise à ceux qui, d'après le lien du mariage, ne doivent faire qu'un seul cœur, une seule chair.

« Il n'y a pas faute *en principe* dans les attouchements et les regards peu honnêtes s'ils visent *immédiatement* à l'acte sexuel.

« Il en est de même s'ils sont *simplement* déshonnêtes, mais nécessaires ou utiles pour exciter la nature; car alors ils sont comme une préparation à l'acte, comme des préliminaires.

« Il y a péché véniel dans les attouchements, les regards et les propos honteux qui ne visent pas *immédiatement* l'acte conjugal et n'ont pas pour but d'entretenir l'amour légitime d'une manière modérée et raisonnable. »

CHAPITRE II

Des embrassements ou étreintes.

Les embrassements, pour se témoigner un amour réciproque, sont de quatre sortes : par le toucher, par la pénétration, par le frottement ou la friction, par la pression.

Le premier a lieu lorsqu'un homme, sous un prétexte quelconque, se place à côté ou en face d'une femme, de telle sorte que les deux corps se touchent.

L'embrassement par pénétration se produit lorsque, dans un lieu solitaire, une femme se penche pour prendre quelque objet, et pénétre, pour ainsi dire, de ses seins l'homme qui, à son tour, la saisit et la presse (a).

Ces deux premières sortes d'embrassement se font entre personnes qui ne peuvent se voir et se parler librement.

Le troisième embrassement a lieu quand deux personnes qui se promènent lentement, dans l'obscurité, ou dans un lieu solitaire, frottent leurs corps l'un contre l'autre.

Lorsque, dans les mêmes circonstances, l'un des amants presse fortement le corps de l'autre contre un mur ou un pilier, c'est de l'embrassement par pression.

(a) Ce passage fait supposer qu'à l'époque où écrivait Natsyana les femmes allaient le sein nu, comme cela a lieu encore aujourd'hui dans quelques basses castes et pour les Pariahs. Dans certaines peintures ou sculptures très anciennes, on voit les femmes, même celle du roi, avec la gorge découverte.

Ces deux derniers contacts se font d'un accord commun.

Dans un rendez-vous, on se livre aux embrassements partiels, visage contre visage, sein contre sein, Jadgana contre Jadgana (partie du corps comprise entre le nombril et les cuisses), cuisses contre cuisses, et aux étreintes de tout le corps, avec toutes sortes de mignardises, la femme laissant flotter ses cheveux épars.

Ces étreintes portent les noms suivants : 1° celle du lierre ; 2° celle du grimpeur à l'arbre ; 3° le mélange du sésame avec le riz ; 4° celui du lait et de l'eau.

Dans les deux premières, l'homme se tient debout ; les deux dernières font partie de la connection.

1° La femme enserme l'homme comme le lierre l'arbre ; elle penche la tête sur la sienne pour le baiser en poussant de petits cris : sut, sut ; elle l'enlace et le regarde amoureusement.

2° La femme met un pied sur le pied de l'homme et l'autre sur sa cuisse, elle passe un de ses bras autour de son dos et l'autre sur ses épaules, elle chante et roucoule doucement, et semble vouloir grimper pour cueillir un baiser.

3° Contact : l'homme et la femme sont couchés et s'étreignent si étroitement que les cuisses et les bras s'entrelacent comme deux lianes et se frottent pour ainsi dire.

4° L'homme et la femme oublient tout dans leur transport ; ils ne craignent et ne sentent ni douleur ni blessures ; se pénétrant mutuellement, ils ne forment plus qu'un seul corps, une seule chair, soit que l'homme tienne la femme assise sur ses genoux, ou de côté, ou de face, ou bien sur un lit.

Un poète a formulé cet aphorisme sur le sujet :

« Il est bon de s'instruire et de converser sur les embrassements, car c'est un moyen de faire naître le désir ; mais, dans la connection, il faut se livrer même à ceux que le Kama Shastra ne mentionne pas, s'ils accroissent l'amour et la passion. »

On observe les règles du Shastra tant que la passion est modérée ; mais quand une fois la roue de l'amour tourne, il n'y a plus ni Shastra ni ordre à suivre.

CHAPITRE III

Des pressions et frictions (App. 1), égratignures, marques faites avec les ongles.

Généralement, les marques avec les ongles s'impriment sur les aisselles, la gorge, les seins, les lèvres, le Djadgana ou milieu du corps, et les cuisses.

Ce sont, aussi bien que des morsures, des témoignages d'amour singuliers, souvent affectés, entre amants très passionnés ; ils se les donnent au premier rendez-vous, au départ pour un voyage, au retour, lors d'une réconciliation, enfin quand la femme est dans une ivresse quelconque.

On fait avec les ongles huit marques, par égratignures ou pressions : la sonore, la demi-lune, le cercle, le trait de l'ongle ou la griffe du tigre, la patte de paon, le saut du lièvre, la feuille de lotus bleu.

La sonore se fait en pressant le menton, les seins, la lèvre inférieure ou le Djadgana, assez doucement pour ne faire aucune marque ou égratignure, et seulement pour que les poils se hérissent au contact des ongles dont on entend le grattement.

Un amant en use ainsi avec une jeune fille lorsqu'il la masse ou lui égratigne légèrement la tête et s'amuse à la troubler en l'effrayant.

La demi-lune : la courbe d'un seul ongle que l'on imprime sur le cou ou les seins.

Le cercle : l'ensemble de deux demi-lunes opposées. Cette marque se fait ordinairement sur le nombril, dans les petits creux qui se forment autour des fesses dans la station droite, aux aines.

Le trait : un petit trait d'ongle que l'on imprime sur une partie quelconque du corps.

La griffe de tigre : ligne courbe tracée sur le sein.

La patte de paon : courbe semblablement tracée sur le sein avec les cinq ongles ; celui qui la réussit est considéré comme un artiste.

Le saut du lièvre : la marque des cinq ongles est faite près d'un bouton du sein.

La feuille de lotus bleu : marques faites sur les seins ou les hanches en forme de feuilles de lotus.

Il existe encore d'autres marques et même en nombre illimité ; car, dit un auteur ancien : « l'art d'imprimer les marques d'amour est familier à tous. » (App. n° 2).

Vatsyayana ajoute : « De même que la variété est nécessaire dans l'amour, la variété, à son tour, engendre l'amour. »

C'est pourquoi les courtisanes, qui n'ignorent rien de ce qui concerne l'amour, sont si désirables.

On ne fait point de marques avec les ongles sur les femmes mariées ; mais on peut faire des marques particulières sur les parties cachées de leur corps, comme souvenir et pour accroître l'amour.

Les marques des ongles même anciennes et presque effacées rappellent à une femme et réveillent son amour qui, sans cela, pourrait se perdre tout à fait.

Une jeune femme sur les seins de laquelle apparaissent ces empreintes impressionne même un étranger qui les aperçoit à distance.

Un homme qui porte des marques d'ongles et de dents réussit auprès des femmes, même celles qui sont rebelles à l'amour.

APPENDICE AU CHAPITRE III

N° 1. Ovide, *Art d'aimer*, liv. II. — « Au lit, les amants ne garderont pas leurs mains immobiles; leurs doigts sauront s'exercer dans le mystérieux asile où l'amour aime à pénétrer en secret.

« Quand vous aurez trouvé ces endroits qu'une femme aime à sentir toucher qu'une sottise pudeur ne vous empêche pas d'y porter la main.

« Vous verrez briller dans ses yeux une mobile clarté, comme les rayons du soleil se réfléchissent dans l'onde limpide.

« Elle fera entendre des plaintes, d'agréables paroles, des soupirs d'amour, de tendres gémisséments. »

N° 2. — « Les égratignures avec les ongles sont choses malsaines, surtout dans les pays très chauds, comme l'Inde, où les plaies se guérissent difficilement. On sait que l'acide unguique contenu dans la corne de l'ongle est un poison des plus violents. Il suffit de râper l'ongle à forte dose, dans une boisson, pour qu'elle devienne mortelle. Selon quelques auteurs, ce fut ainsi que Thémistocle exilé se donna la mort. »

CHAPITRE IV

Des morsures.

On peut mordre toutes les parties du corps que l'on baise, excepté la lèvre inférieure, l'intérieur de la bouche et les yeux.

Les qualités des dents sont : l'éclat, l'égalité entre elles, les proportions convenables, l'acuité aux extrémités.

Leurs défauts sont d'être rudes, molles, grandes et branlantes.

On distingue plusieurs sortes de morsures : celles non apparentes, ne laissant sur la peau qu'une rougeur momentanée ;

La morsure gonflée : la peau a été saisie et tirée comme avec une tenaille ;

Le point : une très petite portion de peau a été saisie par deux dents seulement ;

Corail et joyau : la peau est pressée à la fois par les dents (les bijoux) et les lèvres (le corail) ;

La ligne de joyaux : la morsure est faite avec toutes les dents ;

Le nuage brisé : ligne brisée, formée de points sortant et rentrant par rapport à un arc de courbe, à cause de l'intervalle entre les dents ;

La morsure du verrat : sur les seins et les épaules, deux lignes de dents marquées les unes au-dessus des autres, avec un intervalle rouge.

Les trois premières morsures se font sur la lèvre inférieure ; la ligne de points et celle des joyaux, sur la gorge, la fossette du cou et aux aines.

La ligne de points seule s'imprime sur le front et les cuisses.

La morsure gonflée, et celle dite corail et joyau, se font toujours sur la joue gauche dont les traces d'ongles et de dents sont considérées comme les ornements.

On témoigne à une femme qu'on la désire en faisant, avec les ongles et les dents, des marques sur les objets suivants qu'elle porte ou qui lui appartiennent : un ornement du front ou des oreilles, un bouquet de fleurs, une feuille de béthel ou de tamala.

Voici à ce sujet quelques vers :

« Quand un amant mord bien fort sa maîtresse, celle-ci doit, d'une feinte colère, le mordre deux fois plus fort. »

Ainsi, pour un point, elle rendra une ligne de points ; pour une ligne de points, un nuage brisé.

Si elle est très exaltée, et si, dans l'exaltation de ses transports passionnés, elle engage une sorte de combat, alors elle prend son amant par les cheveux, attire à elle sa tête, lui baise la lèvre inférieure ; puis, dans son délire, elle le mord par tout le corps, en fermant les yeux.

Et même le jour et en public, quand son amant lui montre quelque marque qu'elle lui a faite, elle doit sourire à cette vue, tourner la tête de son côté comme si elle voulait le gronder, lui montre à son tour, d'un air irrité, les marques que lui-même lui a faites.

Quand deux amants en usent ainsi, leur passion dure des siècles sans diminuer.

APPENDICE AU CHAPITRE IV

Ovide ne parle guère des mignardises que dans la XIV^e Elégie du livre III, *Des Amours*.

« Non, je ne te défends pas quelques faiblesses, puisque tu es belle.

« Il est un lieu fait pour la débauche ; là, ne rougis point de te dépouiller de la tunique légère qui voile tes charmes et de soutenir sur ta cuisse celle de ton amant ; là, qu'il glisse entre tes lèvres de rose, sa langue jusqu'au fond de ta bouche, et que l'amour varie en mille manières les jeux de Vénus. Là, n'épargne ni les douces paroles, ni les caresses provocantes, et fait trembler ta couche par des mouvements lascifs. Mais au moins que je l'ignore ; que je ne voie pas tes cheveux en désordre et la trace d'une dent marquée sur ton cou.

« Si je venais à te surprendre nue dans les bras d'un autre, j'en croirais plutôt ta bouche que mes yeux. »

Properce, livre III, Elégie VIII.

Morsures entre amants.

« Quelle douce querelle tu me fis hier aux flambesux !

Avec quel plaisir j'ai vu tes éclats, entendu tes malédictions !

« Echauffée par le vin, tu repousses ta table et tu me lances, d'une main égarée, des coupes encore pleines. Eh bien, poursuis, saisis mes cheveux, déchire ma figure, menace mes yeux, arrache mes vêtements et mets à nu ma poitrine, voilà des marques certaines de tendresse.

« Jamais de colère furieuse chez une femme sans un violent amour.

« Quand une belle s'emporte aux amours, qu'elle parcourt les rues comme une bacchante, que de vains songes l'épouvantent souvent ou qu'elle s'émeut à la vue d'une jeune fille, ces marques trahissent un amour réel ; pour croire à la fidélité, il faut qu'elle se montre par des injures.

« Dieu de Cythère, donne à mes ennemis une amante insensible.

« Que mes rivaux comptent sur mon sein les dents de ma maîtresse.

« Que des traces bleuâtres montrent à tous que je l'aime près de moi.

« Je veux me plaindre d'elle ou entendre ses plaintes.

« Je serai, ô Cynthia, toujours en guerre avec toi ou pour toi avec mes rivaux ;

« Je t'ai aimé trop pour vouloir quelque trêve ; jouis du plaisir de n'avoir point d'égale en beauté.

CHAPITRE V

Des diverses manières de frapper et des petits cris qui leur répondent.

Les coups sont une sorte de mignardise.

On assimile l'union sexuelle à une dispute, à cause des mille contrariétés qui surgissent entre amants et de leur disposition à se quereller.

Les parties du corps que l'on frappe par passion sont : les épaules, la tête, la poitrine entre les seins, le dos, le Jadgana, les hanches et les flancs.

On frappe avec le dos de la main, avec les doigts réunis en tampon, avec la paume de la main, le poing.

Lorsque la femme reçoit un coup, elle fait entendre divers sifflements et huit sortes de petits cris :

Phra ! Phat ! Sout et Plat ; le cri tonnant, le roucoulant, le pleureur.

Le son Phat imite le son du bambou que l'on fend.

Le son Phut, celui que fait un objet qui tombe dans l'eau.

Les femmes prononcent aussi certains mots, tels que :

Mère, Père, etc.

Quelquefois ce sont des cris ou des paroles qui expriment la défense, le désir de la séparation, la douleur ou l'approbation.

On peut ajouter à ces exclamations diverses l'imitation du bourdonnement des abeilles, le roucoulement de la colombe et du

coucou, le cri du perroquet, le piaillage du moineau, le sifflement du canard, la cascadette de la caille et le gloussement du paon.

Les coups de poing se donnent sur le dos de la femme pendant qu'elle est assise sur les genoux de l'homme ; elle doit riposter en feignant d'être fâchée et en poussant le cri roucoulant et le pleureur.

Pendant la connexion, on donne entre les deux seins, avec le revers de la main, des petits coups qui vont en se multipliant et s'accéléralant à mesure que l'excitation augmente, jusqu'à la fin de l'union ; à ce moment on prononce le son Hin répété, ou d'autres alternativement, ou ceux que l'on préfère dans ce cas.

Quand l'homme frappe la tête de la femme avec le bout de ses doigts réunis, il prononce le son Phat et la femme le son roucoulant, et ceux Phat et Phut.

Quand on commence les baisers et autres mignardises, la femme doit toujours siffler.

Pendant l'excitation, quand la femme n'est pas habituée aux coups, elle prononce continuellement les mots : assez, assez, finissez et aussi ceux de père, mère, mêlés de cris et de gémissements, les sons tonnants et pleureurs.

Vers la fin de l'union, on presse fortement avec la paume des mains les seins, le Jadgana ou les flancs de la femme et cellè-c. fait entendre alors le sifflement de l'oie, ou la cascadette de la caille.

On peut compter parmi les modes de frapper l'usage de quelques instruments particuliers à certaines contrées de l'Inde, principalement à celle du sud :

Le coin entre les seins, les ciseaux pour la tête, les perçoirs des joues (sans doute des aiguilles très fines). Vatsyayana condamne cet usage comme barbare et dangereux, et il cite des accidents graves et même mortels qu'il a occasionnés.

APPENDICE AU CHAPITRE V

N° 1. — Contenance des femmes pendant l'union.

Toutes ces pratiques et mignardises sont plutôt de convention que naturelles comme tout ce que font les Hindous.

Une Bayadère égarée dans Paris et qui en voudrait faire usage, serait une curiosité si extraordinaire qu'elle aurait certainement un succès de vogue pour rire.

La contenance que les femmes d'Europe ont naturellement, ou prennent pendant l'union, est très variable ; les trois types les plus saillants sont : celles qui gardent le silence et ferment les yeux ;

Celles qui font beaucoup d'exclamations et de démonstrations ;

Enfin, celles qui, comme prises d'attaques de nerfs, se pâment ou s'évanouissent.

N° 2. — A Rome, les coups entre amants n'étaient pas seulement des mignardises, bien qu'ils pussent être du goût des belles, comme ils l'étaient de celui de la ménagère de Colin, chantée par Béranger, et de la fille de faubourgs, de Jules Barbier, qui voulait un amant

« Qui la batte et la fouaille
Depuis le soir jusqu'au matin. »

Tous les poètes élégiaques latins se reprochent d'avoir battu et maltraité leurs maîtresses, ou se louent d'avoir été frappés par elles.

Ovide, *Les Amours*, livre I, Elégie VII.

« Ma maîtresse pleure des coups que je lui ai donnés dans mon délire. N'était-ce point assez de l'intimider par mes cris, par mes menaces, de lui arracher ses vêtements jusqu'à la ceinture ! J'ai eu la cruauté de la trainer par les cheveux et de lui salonner les joues de mes ongles.

« Puis, honteux de ma stupide barbarie, j'ai imploré son pardon. Ne crains pas, lui disais-je, d'imprimer tes ongles sur mon visage, n'épargne ni mes yeux ni ma chevelure, que la colère aide tes faibles mains.

Tibulle, livre I, Elégie X.

« La guerre s'allume entre les amants ; la jeune fille accable de reproches le cruel qui a enfoncé sa porte et lui a arraché les cheveux. Ses joues meurtries sont baignées de larmes ; mais le vainqueur pleure à son tour de ce que son bras a trop bien servi sa colère.

« Il faut être de pierre ou d'acier pour frapper la beauté qu'on aime.

« C'est assez de déchirer sa tunique légère, de briser les liens qui retiennent ses cheveux, de faire couler ses larmes.

« Heureux celui qui, dans sa colère, peut voir pleurer une jeune fille ; mais celui qui frappe n'est bon qu'à porter le bouclier et le pieu ; qu'il s'éloigne de la douce Vénus. »

Les jeux des filles de Sparte.

Les jeux des filles de Sparte, qui avaient un but sérieux au temps de l'indépendance de cette République, n'étaient plus, après son asservissement, qu'un spectacle licencieux que Properce a décrit dans l'Élégie XIV du livre III.

« Heureuse Lacédémone, nous admirons les jeux où se forment les jeunes filles. Sans honte, elles paraissent nues au milieu des lutteurs. Tour à tour, on les voit, couvertes de poussière, attendre l'heure de la lice et recevoir les rudes coups du pancrace.

« Elles attachent le ceste à leurs bras, lancent le disque, ou bien elles font décrire un cercle à un coursier rapide, ceignent d'un glaive leurs flancs d'albâtre et couvrent d'un casque leur tête virginale.

« D'autres fois, les cheveux couverts de frimas, elles pressent sur les longs sommets du Taygète le chien de Laconie. »

La loi de Sparte défend le mystère aux amants et on peut se montrer partout en public aux côtés de la femme qu'on aime. On n'a point à redouter la vengeance d'un mari, on n'emploie pas d'intermédiaire pour déclarer ses feux, et si l'on est repoussé, on n'a point à subir de longs délais. Le regard errant à l'aventure n'est point trompé par la pourpre de Tyr, ou intercepté par un nombreux cortège d'esclaves.

La description que, dans son chapitre XLII, Lucien donne de la lutte amoureuse entre Lucius et Palestra lui a peut-être été suggérée par les jeux de Sparte :

« Nue et droite, Palestra commande :

« Frotte toi d'huile, embrasse ton adversaire, renverse-le d'un croc-en-jambe, tiens-le sous toi, glisse ; un écart, qu'on se fende, serre bien ; prépare ton arme en avant ; frappe, blesse, pénètre jusqu'à ce que tu sois las. De la force dans les reins ! allonge maintenant ton arme, pousse-là par en bas ; de la vigueur ; vise au mur, frappe ; dès que tu sens mollir, vite un dégagement et une étreinte ; tiens ferme, pas tant de précipitation ; un temps d'arrêt ! Allons ! au but ! Te voilà quitte.

« Une pose, maintenant, dit Palestra, la lutte à genoux ! et elle tombe sur ses genoux au milieu du lit. Te voilà au milieu, beau lutteur ! serre ton adversaire comme un nœud ; penche-le ensuite et fonds sur lui avec ton trait acéré, saisis-le de près et ne laisse aucun intervalle entre vous. S'il commence à lâcher prise, enlève-le sans perdre un instant, tiens-le en l'air, frappe-le en dessous et ne recule pas sans en avoir reçu l'ordre ; fais-le coucher, contiens-le, donne-lui de nouveau un croc-en-jambe afin qu'il ne t'échappe pas ; tiens-le bien et presse ton mouvement ; lâche-le, le voilà terrassé, il est tout en nage. »

CHAPITRE VI

Querelles entre amants.

On peut considérer les querelles entre amants comme une sorte de mignardise ou de moyen d'excitation.

Une femme qui aime beaucoup un homme ne souffre pas qu'il parle devant elle d'une rivale, ni que, par mégarde, il l'appelle du nom d'une autre femme. Quand cela arrive, il en résulte une grosse querelle ; la femme se fâche, crie, dénoue ses cheveux et les laisse tomber en désordre, se jette à bas de son lit ou de son siège, lance loin d'elle ses guirlandes, ses ornements et se roule à terre.

L'amant s'efforce alors de l'apaiser par de bonnes paroles ; il la relève et la replace avec précaution sur son lit ou siège ; mais elle, sans rien répondre, se fâche plus fort encore et le repousse ; le tirant par les cheveux, elle lui abaisse la tête, puis elle lui donne des coups de pied dans les jambes, dans la poitrine et dans le dos ; elle se dirige vers la porte de la chambre comme pour sortir, mais elle ne sort pas ; elle s'arrête près de la porte et fond en larmes.

Au bout de quelques moments, quand elle juge que son amant a fait par ses paroles et ses actes tout ce qu'il pouvait pour se réconcilier, elle doit se montrer satisfaite en le serrant dans ses bras et en lui témoignant son désir de s'unir à lui pour tout oublier ; alors la réconciliation est parfaite.

Quand la femme a sa demeure séparée et que les deux amants se sont quittés en querelle, la femme signifie à son amant que tout

est rompu entre eux ; alors celui-ci envoie successivement vers elle, pour l'apaiser : le Pitkamarda, le Vita et le Vidashaka.

Elle se rend enfin, elle revient chez son amant et passe la nuit avec lui.

Voici deux aphorismes au sujet des mignardises qui accompagnent l'union.

Lorsque la connexion est commencée, la passion détermine seule tous les actes des deux amants.

Toutefois l'homme doit s'étudier, pour reconnaître la manière de procéder qui lui donne le plus de ressources dans la connexion.

Il doit aussi étudier la femme avec laquelle il a des rapports suivis pour se comporter avec elle de la façon qui lui procure le plus de plaisir.

La femme doit aussi faire sur elle-même et sur son amant les mêmes observations, afin de pouvoir seconder son bon vouloir dans la connexion.

Le propre de l'homme est la rudesse de l'impétuosité, celui de la femme, la délicatesse, la tendresse, l'impressionnabilité, la répugnance pour les choses naturellement déplaisantes.

L'excitation et l'habitude peuvent produire des effets contraires à la nature de chaque sexe ; mais ils ne sont que passagers, et celle-ci revient toujours.

APPENDICE AU CHAPITRE VI

Art d'aimer (Ovide, livre II).

« Je ne vous condamne pas à la fidélité, mais tenez secrets vos larcins d'amour.

« Ne faites point à une femme de présents qui puissent être reconnus par un autre (a).

« Si votre maîtresse découvre une infidélité, ne craignez pas de nier ; n'en soyez ni plus soumis, ni plus caressant que de coutume ; ce serait vous avouer coupable, mais prouvez-lui par votre vigueur que vous êtes tout à elle.

« Mais si votre amante se refroidit, laissez-lui croire à une infidélité. Heureux celui dont la maîtresse offensée s'évanouit, à qui elle arrache les cheveux, meurtrit le visage de ses ongles, qu'elle ne voit qu'en versant des larmes, et sans lequel elle voudrait, mais ne peut vivre.

« Hâtez-vous toutefois de mettre fin à sa désolation, sa colère pourrait s'aigrir en se prolongeant.

« Signez la paix dans son lit : c'est là que naquirent ces deux jumeaux, le pardon et la réconciliation.

« Voyez ces colombes qui viennent de se battre, elles se becquètent tendrement, elles se caressent et s'expriment leur amour par de doux roucoulements.

L'Infidélité (Properce, livre IV, Élégie VIII).

La querelle de Properce avec Cynthie est le modèle du genre.

« Un élégant attelage avait conduit à Lavinium ma Cynthie pour y faire à Vénus quelques sacrifices.

« Irrité de ses infidélités, je voulus changer de couche. J'invite une certaine Philis peu séduisante à jeun, mais en qui tout plaît quand elle est ivre ; et, avec elle, Théia, femme aimable, mais à qui, dans le vin, un seul homme ne suffit pas.

« Je voulais passer la nuit avec elles, pour oublier mes chagrins et réveiller mes sens par la nouveauté.

« Un seul lit fut dressé pour nous trois, sur un gazon à l'écart.

(a) Le général Lecourbe s'amusa à faire cadeau du même costume pour la fête patronale à une douzaine de paysannes qu'il avait pour maîtresses dans le bourg qu'il habitait dans le département de l'Ain ; ce n'est pas là le plus beau de ses exploits.

« J'étais entre Théia et Phillis, Lydgamus nous versait à boire un vin grec de Métymne le plus exquis.

« Un égyptien jouait de la flûte, Phillis des castagnettes, et la rose pleuvait au hasard sur nos têtes, tandis qu'un nain ramassé dans sa courte grosseur agitait ses petits bras au son des instruments.

« Cependant nos lampes épuisées ne donnaient qu'une faible lueur. La table s'était renversée ; les dés ne m'apportaient que des coups du plus triste augure

« En vain Théia et Phillis chantaient et se découvraient le sein ; j'étais sourd et aveugle, ou plutôt j'étais tout seul aux portes de Lanuvium.

« Soudain, ma porte crie sur ses gonds et j'entends à l'entrée un léger bruit.

« Bientôt, Cynthie rejette le battant avec violence ; son regard nous foudroie, c'est toute la fureur d'une femme ; c'est le spectacle d'une ville prise d'assaut.

« Dans son courroux, Cynthie jette ses ongles au visage de Phillis ; et Théia, saisie d'effroi, appelle au feu le voisinage qui s'éveille, et les lumières brillent ; dans la rue, s'élève un affreux tumulte ; les deux femmes, les cheveux épars, se réfugient dans la première taverne qui s'ouvre.

« Cynthie, toute fière de sa victoire, revient alors près de moi, me frappe au visage sans pitié, imprime ses ongles dans ma poitrine, me mord et veut m'aveugler.

« Lasse enfin de me frapper, elle saisit Lygdamus, caché dans la ruelle du lit et qui implore à genoux ma protection.

« Enfin, moi-même j'implore mon pardon à ses pieds ; si tu veux, dit-elle, que j'oublie ta faute, jamais à l'avenir n'étale une vaine parure, ni au portique de Pompée, ni aux yeux licencieux du Forum : tu ne t'arrêteras jamais devant une litière entr'ouverte.

« J'accuse surtout Lygdamus de mes chagrins ; qu'il soit vendu, et qu'il traîne à ses pieds une double chaîne.

« Ensuite, elle purifie la place que Phillis et Théia avaient touchée ; elle me fait changer complètement de vêtements ; et trois fois elle promène aux bords de ma tête le souffle enflammé ; après qu'on eut échangé le lin de ma couche, nous cimentâmes la paix par d'ardentes caresses. »

CHAPITRE VII

Des goûts sexuels des femmes des diverses régions de l'Inde.

L'auteur donne sur les femmes des différentes contrées de l'Inde des renseignements qu'il destine aux hommes pour qu'au besoin ils sachent en faire usage.

Les femmes du centre, entre le Gange et la Jumma, ont des sentiments élevés et ne se laissent point faire de marques avec les ongles ni avec les dents.

Les femmes d'Avantika ont le goût des plaisirs bas et des manières grossières.

Les femmes du Maharashtra aiment les soixante-quatre sortes de voluptés. Elles se plaisent aux propos obscènes et sont ardentes au plaisir.

Les femmes de Patalipoutra (aujourd'hui Pathna) ont les mêmes ardeurs que les précédentes, mais ne les manifestent point publiquement.

Les femmes Dravidiennes, malgré les caresses de toutes sortes, s'échauffent difficilement et n'arrivent que lentement au spasme génésique.

Les femmes de Vanavasi sont assez froides et peu sensibles aux caresses et aux attouchements et ne souffrent point de propos obscènes.

Les femmes d'Avanti aiment l'union sous toutes ses formes, mais à l'exclusion des caresses accessoires.

Les femmes de Malva aiment les baisers, les embrassements et surtout les coups, mais non les égratignures et les morsures.

Les femmes de Punjab sont folles de l'auparishtaka (caresses avec la langue, plaisirs les biens) (a).

Les femmes d'Aparatika et de Lat sont très passionnées et poussent doucement le cri : Sit !

Les femmes de l'Oude ont les désirs les plus impétueux, leur semence coule avec abondance et elles y aident par des médicaments.

Les femmes du pays d'Audhra ont des membres délicats et sont très voluptueuses.

Les femmes de Ganda sont douces de corps et de langage.

(a) Plaisir lesbien ou saphisme, titillation ou succion du clitoris ou de la vulve ou de tous les deux avec la langue. Aujourd'hui le saphisme a remplacé généralement la tribadie.

APPENDICE AU CHAPITRE VII

Note I. — Les femmes du centre et du nord-ouest de l'Inde sont grandes et fortes, mais beaucoup moins délicates que celles du sud.

Ces dernières, d'une taille plutôt au-dessous qu'au-dessus de la moyenne, ont les membres très délicats et les attaches très fines. Elles ont toutes de belles dents, de beaux yeux et de beaux cheveux très noirs et très lisses, qu'elles ont soin d'oindre fréquemment d'huile ; elles les roulent par derrière, en un chignon fixé à côté de l'oreille droite ; elles les ornent de fleurs jaunes, et, quand elles le peuvent, elles y ajoutent des bijoux d'or placés au sommet de la tête ou à l'extrémité du chignon.

Les indiennes recherchées dans leur toilette se jaunissent, avec du safran, toutes les parties du corps qui se laissent voir, et se noircissent, avec une solution d'antimoine, le bord des paupières.

Selon leurs moyens, elles se parent de bracelets d'or, d'argent ou de cuivre. Celles qui sont riches se couvrent de bijoux.

La parure d'argent se porte aux jambes et aux pieds, quelquefois aux bras.

Chaque doigt de pied a son anneau particulier.

Enfin, elles portent au nez un anneau en or très mince, d'un centimètre de diamètre, de la même manière que nos femmes portent des boucles d'oreilles.

Les bijoux étant les seuls ornements des femmes indiennes, elles les gardent constamment, même lorsqu'elles vaquent aux soins domestiques dont aucune n'est dispensée, pas même les brahmines. Dans l'Inde, toutes les femmes se font épiler tout le corps.

Les femmes de l'Inde sont naturellement d'une très grande douceur.

Note 2. — Goûts sexuels des dames romaines sous les Césars.

Citons comme toujours les poètes :

Juvénal, Satire VI, *Les femmes*.

« Quelle femme peux-tu épouser sans crainte ? à voir l'acteur Bathyle danser mollement la Léda, Tuccia se pâme ; Appulla, comme aux bras d'un amant, roucoule de petits cris. Telle est folle d'un comédien qui la ruine ; telle a tué la voix d'un ténor. Hispulla adore un tragédien.

Epouse donc et tes enfants naîtront d'une lyre, d'une flûte, d'Echion, de Glaphyre, d'Embroise.

Hippia, femme d'un sénateur, suit en Egypte un gladiateur.

Agrippine quitte la couche de Claude et court au lupanar chaud d'une vapeur fétide, où l'attend sa loge vide ; nue, une résille d'or sur les seins, sous le nom de Lycisca, elle montre à qui veut s'en repaître les flancs qui ont porté Britannicus.

Elle attire ceux qui entrent, perçoit l'argent, assouvit la passion d'un grand nombre d'hommes qui se succèdent sans répit. Quand le patron renvoie ses nymphes, elle sort, mais la dernière et malgré elle. Dévorée d'ardents prurits, les sens et les organes en feu, palpitante, rompue par les assauts soutenus, mais non rassasiée, elle porte au chevet des Césars l'acre parfum du lupanar. »

Le lupanar où se rendait Messaline ne gardait, on le voit, les femmes que la nuit ; c'était sans doute le cas général.

Le lupanar de Pompéi se compose de petites cellules disposées autour d'une cour rectangulaire. Sur la clef de voûte en relief de la porte d'entrée sur la rue, et comme pour servir d'enseigne, sont sculptés des organes virils de dimensions colossales.

Juvénal. *Mystères de la bonne déesse*.

Les membres rougis de vin, elles luttent aux joutes de Vénus. La tribade Lanfulla défie les filles des lupanars. Insatiable et infatigable, elle les force à demander merci sous ses caresses. Puis elle se livre elle-même à la tribade Mesulline qu'elle adore et qui s'attache à ses flancs.

De toutes les parties de l'ancre s'élève un même cri :

« Des hommes ! des hommes ! » c'est le moment. Chaque matrone fait courir après son amant. S'il est au lit, qu'il se couvre seulement d'un manteau et qu'il vole !

Si les amants sont absents, qu'on prenne pour les suppléer les esclaves de la maison. Si ceux-ci ont fui, redoutant les mystères, qu'on loue à tout prix des porteurs d'eau. Faute d'hommes, la femme non pourvue accepte un âne.

On sait que les dames romaines se rendaient, sous un déguisement, aux lieux où

les gladiateurs s'exerçaient nus par des combats préparatoires. Cachées dans une loge, elles assistaient à leurs luttes, faisaient leur choix et ensuite se faisaient amener ceux qui pouvaient le mieux les satisfaire. »

Juvénal, Sat. VI. — « Il est des femmes qui aiment les timides eunuques, leurs baisers sans fougue, leurs figures imberbes. Avec eux, elles n'auront pas besoin de recourir à l'avortement, et malgré cela elles jouiront à souhait. Car elles prendront soin que leur futur gardien ne soit fait eunuque qu'après le développement complet de sa virilité. Pour les dimensions, son pieu ferait envie à Priape. Il est remarqué et universellement connu dans les bains publics. Qu'il dorme donc près de la femme de son maître ; mais, ô Posthume, garde-toi de lui donner ton mignon à raser ou à épiler. »

N° 3. — Cruauté des dames Romaines, comparée à la douceur des Indiennes. Ovide, *Art d'aimer*, livre III.

« J'aime à assister à votre toilette, à voir vos cheveux dénoués sur vos blanches épaules. Mais je ne puis souffrir que vous déchiriez avec vos ongles le visage de, votre femme de chambre ou que vous lui meurtrissiez le bras (a), et qu'elle mouille votre chevelure de ses pleurs et de son sang. »

Martial, dans son épigramme 46, maudit Lalegée qui a maltraité cruellement sa femme de chambre pour une maladresse en la coiffant. Mais rien n'égale les traits de Juvénal, toujours dans la Satyre VI.

« Si la nuit le mari a tourné le dos à sa moitié, l'intendante est perdue ; on dépouille nue la coiffeuse. Si le liburnien s'est fait attendre, on le punira du sommeil de son maître.

« Les férules éclatent par la violence des coups, le sang jaillit sous les fouets et les verges.

« On a des bourreaux à l'année. Ils frappent ; l'illustre épouse se farde le visage. Ils frappent ; elle tient cercle avec ses amies, elle admire les dessins d'une robe brochée d'or. Ils continuent ; elle parcourt les longues colonnes d'un journal. Enfin, las de frapper, les bourreaux demandent trêve. — Sortez, crie-t-elle alors, justice est faite.

« — En croix l'esclave ! — Mais quel crime a-t-il commis ? demande le mari, où sont le délateur et les témoins ? Qu'on entende la cause ! Il n'est jamais trop tard pour faire mourir un homme.

« — Imbécile ! un esclave est-il un homme ? Coupable ou non, il mourra, je le veux. »

Lorsqu'un gladiateur vaincu dans l'arène attendait son sort de la décision des spectateurs, on sait que les femmes étaient toujours les plus impitoyables.

N° 4. — Ce qui, en Europe, plaît aux femmes selon leur nationalité.

En Europe, la conduite à tenir avec les femmes pour leur plaire dépend de leur caractère.

(a) On voit dans les musées d'antiquités une sorte de pinces qui servaient aux dames Romaines pour stimuler ou punir leurs esclaves ; très acérées, elles déchiraient la chair et faisaient venir le sang.

On admet généralement qu'il faut, pour les Françaises, la jovialité ; avec les Anglaises, l'originalité ; avec les Allemandes, le sentiment ou la sentimentalité ; avec les Italiennes, la tendresse ; avec les Espagnoles, la passion.

On cite les Viennoises pour leur amabilité. L'aventure de deux grandes dames de la cour, une princesse polonaise et la femme du ministre de la guerre, a couru toute l'Allemagne, il y a un demi-siècle.

Dans un pari, comme deux déesses, elles se disputèrent le prix de la beauté et prirent pour juge le public.

Fut reconnue la plus belle celle qui, dans un nombre d'heures déterminé, se fit suivre dans un lieu intime, par le plus grand nombre de jeunes gens racolés sur le trottoir du boulevard.

Lord Byron et avec lui tous les voyageurs ne tarissent pas d'admiration pour la jeune fille de Cadix. Martial dit d'elle, livre XIV, 203. « Elle a des mouvements si brusques, elle est si lascive et si voluptueuse qu'elle eût fait se masturber Hippolyte lui-même. »

TITRE IV

DES DIFFÉRENTES MANIÈRES DE SE TENIR ET D'AGIR DANS L'UNION SEXUELLE

CHAPITRE I

Classification des hommes et des femmes
d'après les dimensions de leurs organes sexuels, l'intensité
de leur passion et la durée de l'acte charnel.

On divise les hommes en trois classes, d'après les dimensions
de leur linga.

Classe N° 1, *Le lièvre*. — N° 2, *Le taureau*. — N° 3, *L'étalon*.

On divise également les femmes en trois classes correspondantes
d'après les dimensions de leur yoni.

N° 1, *La gazelle*. — N° 2, *La cavale*. — N° 3, *L'éléphant*
(Voir l'appendice, N° 1).

Il y a ainsi trois unions égales, c'est-à-dire entre des classes
qui se correspondent, et six inégales, c'est-à-dire qui ne se corres-
pondent pas.

Les unions du N° 2 (*taureau*) avec le N° 1 (*gazelle*), et du N° 3
(*étalon*) avec le N° 2 (*cavale*), sont dites supérieures.

Celle du N° 3 (*étalon*) avec le N° 1 (*gazelle*) est dite très supérieure.

Les unions N° 1 (*lièvre*) avec le N° 2 (*cavale*), et N° 2 (*taureau*) avec N° 3 (*éléphant*), sont dites unions inférieures.

Celle du N° 1 (*lièvre*) avec N° 3 (*éléphant*) est dite très inférieure.

Les unions supérieures sont celles qui procurent le plus de satisfaction.

On classe de la même manière les hommes et les femmes, d'après le degré d'intensité de la passion génésique, faible, moyen et fort (Appendice N° 2).

Ce point de vue donne, pour les unions, autant de combinaisons que le précédent.

Il y a, en outre, une troisième classification semblable, d'après le temps au bout duquel se produit, chez l'homme et chez la femme, le spasme génésique, et elle donne lieu, pour les unions, aux mêmes combinaisons (Appendice N° 3).

En combinant entre eux les numéros des trois classifications, on a un très grand nombre de cas.

Il appartient aux hommes, et surtout aux maris, de prendre, dans chaque cas, les moyens les plus propres à atteindre le but de l'union (Appendice N° 4).

Dans le premier acte d'une réunion pour l'accouplement, la passion de l'homme est intense et son terme court ; c'est le contraire dans les actes suivants. Chez la femme, c'est l'inverse qui a lieu.

APPENDICE AU CHAPITRE I

N° 1. — Dimensions des organes .

Beaucoup de rhétoriciens connaissent les distiques suivants :

OVIDE

Noscitur e pedibus quantum sit virginis antrum

Noscitur e naso quanta sit hasta viro.

Chez une femme : petit pied, petit bijou ;

Chez un homme : gros nez, gros membre.

MARTIAL

Mentula tam magna est, tantus tibi, Papile nasus

Ut possis, quoties arrigis, olfacere.

Littéralement : Ton nez est si long, Hapilus, et ta mentule si grande que tu peux la flairer quand elle est debout.

En vers : Jean a le nez si long et la verge si grande

Qu'il peut se moucher quand il bande.

Le même, Livre XI, 71.

Lydie est aussi large que le derrière d'un cheval de bronze, qu'un vieux soulier tombé dans la boue, qu'un matelas vide de sa laine. On dit que j'ai besoin Lydie dans une piscine d'eau de mer ; c'est bien plutôt une piscine que j'ai besoin.

N° 2. — Intensité de la passion.

Martial X. 60. — Sur Chloé et Phlogis.

Vous demandez laquelle de Chloé ou Phlogis vaut le mieux pour l'amour. Chloé est plus belle, mais Phlogis est un volcan qui rajeunirait Nestor. Chloé, au contraire, ne sent rien, ne dit rien. On la croirait absente ou de marbre. Dieu fasse que Phlogis ait les formes de Chloé et Chloé le feu de Phlogis.

Docteur Villémont, *Amour conjugal*. — C'est un péché plus grand de forniquer avec une laide qu'avec une belle. Se griser avec du bon vin est un péché véniel avec du mauvais, un péché mortel.

Docteur P. Garnier. — La science repousse aujourd'hui l'ancienne théorie de la toute-puissance du clitoris sur la production des désirs vénériens chez la femme et son développement exagéré n'est point la cause directe de la luxure et de la tribadie. Beaucoup de femmes sont insensibles aux titillations de cet organe puisqu'un certain nombre se masturbent en introduisant dans le vagin des corps qui ont la forme de phallus.

L'absence de l'un des organes génitaux, clitoris, vagin ou ovaire, suffit quelquefois, mais exceptionnellement, à éteindre le désir chez la femme. Le sens génésique se trouve dans toutes les parties du système génital de la femme, il n'est exclusivement dans aucune d'elles. Certaines femmes très amoureuses n'éprouvent aucune sensibilité spéciale dans le clitoris et dans les bulbes du vagin, cette sensibilité est répandue uniformément dans tout l'appareil génital, dans les seins plus qu'ailleurs. C'est du cœur et de l'imagination qu'émanent les désirs de la femme et c'est en excitant ses sentiments qu'on peut et qu'on doit les provoquer.

La menstruation ne se développe pas seule. L'excitabilité génitale se décèle souvent avec cet âge par le prurit et la masturbation chez les petites filles et persiste encore plus souvent après chez de vieilles femmes lascives.

L'état passif de la femme dans la copulation lui rend *cet acte possible indéfiniment*, tandis que l'âge et les excès limitent l'homme étroitement à cet égard.

L'embonpoint n'éteint point le désir chez la femme, mais les femmes passionnées sont généralement très maigres.

La frigidité féminine a ses degrés et n'est souvent que relative. Malgré sa fréquence, la répulsion en est très rarement la cause ; l'attraction, le plaisir font seuls défaut. Elle n'empêche que très rarement la femme de se marier, ne la rend jamais stérile ni même imparfaite.

Il existe des hommes et des femmes qui vivent continuellement sous l'influence des organes génitaux. Ce sont ordinairement des sujets pauvres d'intelligence et des idiots.

Phacès cite un prince maure qui, en trois jours, donnait satisfaction à ses quarante femmes. On cite une femme publique qui, pendant dix ans, a reçu tous les jours dix hommes sans en souffrir.

C'est surtout chez la femme douée d'une ardente imagination que la continence provoque l'exaltation cérébrale et celle de l'organe génital.

N° 3. — Durée de l'acte charnel.

Ovide, *Art d'aimer*, Livre II.

Allez doucement dans l'hyménée et ne vous hâtez pas d'atteindre le but ; ne laissez pas votre maîtresse en arrière, et ne souffrez pas non plus qu'elle vous devance dans la course. Le plaisir n'est parfait que lorsque, également vaincus, l'homme et la femme rendent en même temps les armes.

J'aime à entendre la voix émue de ma maîtresse exprimer son bonheur et me prier de le faire durer.

Qu'il m'est doux de la voir se pâmer de plaisir et me demander merci.

La nature n'a point accordé cet avantage à la première jeunesse de la femme ; il est réservé à l'âge qui suit le septième lustre.

A cet âge, et même à un âge plus avancé, les femmes instruites par l'expérience, qui seule forme les artistes, savent mieux tous les secrets de l'art d'aimer.

Elles rajeunissent leur corps à force de soins ; par mille attitudes savantes, elles savent varier et doubler les plaisirs de Vénus ; elles font goûter le plaisir sans recourir à des moyens honteux pour rallumer vos feux ; la jouissance qu'elles procurent, elles la partagent également. C'est pour vous, c'est pour elles qu'elles agissent alors.

Nous emprunterons la note suivante et quelques autres au *Bréviaire de l'amour expérimental* de Jules Guyot, petit livre publié après la mort de l'auteur par trois savants très haut placés dans l'estime publique, *pour l'usage des gens du monde, même les plus chatouilleux au point de vue de la décence.*

N° 4. — Simultanéité des spasmes.

Docteur Jules Guyot, 11^e méditation.

La meilleure préparation pour la fécondation est la continence de l'homme.

L'époque la plus favorable à la conception est le septénaire qui suit la menstruation.

Les conditions nécessaires sont la simultanéité des deux spasmes ou, à défaut, le spasme de la femme provoqué le plus tôt possible après celui de l'homme.

L'ignorance ou la négligence de cette pratique est la cause des neuf dixièmes des unions stériles (cela explique et corrobore le conseil de Sanchez).

Cependant, par une déplorable facilité à la conception, la fécondation se produit très souvent sans que le spasme de la femme ait eu lieu.

CHAPITRE II

Positions et attitudes diverses dans l'acte sexuel qui permettent la fécondation.

Dans l'union supérieure, la femme doit se placer de manière à ouvrir l'yni.

Dans l'union égale, elle se couche sur le dos dans la position naturelle et laisse l'homme lui faire un collier de ses bras.

Dans l'union inférieure, elle se pose de façon à rétrécir l'yni ; il est bon aussi qu'elle prenne des médicaments propres à hâter le moment où sa passion est satisfaite.

Pour la femme *Gazelle*, N° 1, couchée, il est trois positions :

PLEINEMENT OUVERTE. — Elle tient sa tête très basse, de manière à élever le milieu du corps. L'homme doit alors appliquer sur son linga ou sur l'yni de la salive ou quelque onguent lubrifiant pour faciliter l'introduction.

BAILLANTE. — La femme lève les cuisses et les écarte.

CELLE DE L'ÉPOUSE D'INDRA. — Elle croise ses pieds sur ses cuisses, ce qui exige une certaine habitude. Cette position est très utile pour l'union très supérieure (N° 4 *étalon*, avec N° 1 *gazelle*).

Pour les unions inférieures et très inférieures, on a :

1° La position bouclante : l'homme et la femme étant couchés,

ont leurs jambes étendues et appliquées directement, celles de l'un sur celles de l'autre.

La position peut être horizontale, de côté; dans cette dernière position, l'homme doit se tenir sur le côté gauche.

Cette règle doit être suivie toutes les fois que l'on est couché et quel que soit le numéro typique de la femme.

POSITION DE PRESSION. — Après que la connexion s'est faite dans la position bouclante, la femme serre son amant avec ses cuisses.

POSITION ENTRELACÉE. — La femme croise, avec l'une de ses cuisses, la cuisse de l'homme.

POSITION DITE DE LA CAVALE. — La femme serre, comme dans un étau, le linga engagé dans son yoni. Cela s'apprend seulement par la pratique et se fait, principalement, par les femmes du pays d'Andra.

Souvarnanabha donne en outre :

LA POSITION MONTANTE. — Dans laquelle la femme lève ses jambes toutes droites.

LA POSITION BAILLANTE. — La femme place ses deux jambes sur les épaules de l'homme.

LA POSITION SERRÉE. — L'homme serre contre lui les deux pieds croisés et relevés de la femme; si un pied seulement est levé, la position est demi-serrée. La femme met un pied sur l'épaule de l'homme et étend l'autre jambe de côté; puis elle prend une position semblable du côté opposé, et continue ainsi alternativement.

L'ENFONCEMENT DU CLOU. — Une des jambes de la femme est sur la tête de l'homme et l'autre est étendue de côté.

LA POSITION DU CRABE. — Les deux pieds de la femme sont tirés et placés sur son estomac.

LE PAQUET. — La femme lève et croise ses cuisses.

LA FORME DU LOTUS. — Dans cette position, la femme croise ses jambes l'une sur l'autre, en tenant les cuisses écartées. Cette position est celle indiquée plus haut sous le nom de l'épouse d'Indra.

LA POSITION TOURNANTE. — L'homme, pendant la connexion, tourne autour de la femme sans se détacher d'elle, ni interrompre l'acte, tandis que la femme tient son corps embrassé; cela s'apprend seulement en s'y exerçant.

Il est facile et il convient, dit Souvernanabha, de s'unir de toutes les manières possibles étant dans le bain; mais Vatsyayana condamne toute connexion dans l'eau, comme contraire à la loi religieuse.

Quand la femme se tient sur ses mains et ses pieds comme un quadrupède, et que son amant la monte comme un taureau, cela s'appelle l'union de la vache. Dans cette position, on peut faire sur le dos toutes mignardises qui se font ordinairement sur le devant du corps. L'homme peut aussi saisir avec sa main droite les seins et avec la main gauche titiller le clitoris, tandis qu'il meut son linga dans le vagin, ce qui double la volupté de la femme ainsi caressée et peut hâter son spasme de manière à le faire coïncider avec celui de l'homme.

C'est la position où la matrice est le mieux située pour la conception, car alors son fond est plus bas que son orifice. C'est la plus naturelle et la moins voluptueuse, car le clitoris n'est point touché, à moins qu'on y porte la main.

APPENDICE AU CHAPITRE II

Note 1. — OVIDE, *Art d'aimer*. Livre III.

Ovide ne voit dans les attitudes diverses qu'un moyen de coquetterie pour les belles.

Que les femmes, dit-il, apprennent à se connaître pour s'offrir avec tous les avantages aux combats de l'amour.

Si vous brillez par la beauté de vos traits, couchez-vous sur le dos ; si vous avez une croupe élégante, présentez-en aux yeux toutes les richesses. Si vos jambes sont bien faites, placez-les sur les épaules de votre amant, comme Mélanion posait sur ses épaules les jambes d'Atalante. Si vous êtes de petite taille, que votre amant remplisse le rôle de coursier. Celle dont la taille a des inflexions voluptueuses appuiera ses genoux sur le lit, en inclinant légèrement la tête. Celle dont les cuisses ont la ferme beauté de la jeunesse, dont les seins ont une courbure gracieuse, se couchera obliquement sur le lit de manière que son amant, debout près d'elle, la voie dans cette position charmante.

Celle dont les flancs portent les traces des travaux de Lucine combattra comme le Parthe, le dos tourné.

Vénus, la mère des amours, en sait varier les jeux de mille manières ; mais la position la plus simple et la moins fatigante, est de s'étendre sur le côté droit.

Déjazet avait l'habitude de dormir sur le dos, parce que, disait-elle, « arri e qui plante ! »

Note 2. — Théologiens.

Le P. Gury, art. 997. — Les fins qui rendent honnête l'acte conjugal sont :

- 1° La génération qui est l'une des principales ;
- 2° Le moyen de satisfaire les obligations entre époux ;
- 3° Le moyen de prévenir l'incontinence chez les époux ;
- 4° Le désir d'animer ou de faire naître un amour honnête, de montrer ou provoquer l'affection conjugale.

(On peut remarquer que les deux dernières fins légitiment tous les plaisirs naturels entre époux, même stériles par le fait de leur conformation naturelle).

Ar. 911. — La position tout à fait licite est celle que la nature elle-même enseigne ; c'est-à-dire, la femme couchée dessous et l'homme dessus (faire la bête à deux dos, comme dit Rabelais).

Aucune position, quoique contre nature, n'est, en principe, gravement défendue pourvu que l'acte conjugal puisse être accompli, parce qu'il n'y a pas d'obstacle à la génération.

Toute position contre nature, prise pour un motif légitime, est exempte de faute ; car, parfois, ces positions sont plus commodes ou seules possibles ; et toute commodité ou nécessité peut rendre légitime cette dérogation, légère en elle-même, à l'ordre naturel.

Art. 912. — Cela peut arriver pour différentes causes, même celle de la froideur, lorsqu'on est plus excité dans cette position.

Si l'homme, dit Sanchez, ne peut être amené à connaître sa femme hormis dans une certaine position, qui doutera que la femme est tenue de la prendre ?

La position, quelle qu'elle soit, n'est condamnée en aucune façon, si elle est la seule possible.

C'est aussi l'opinion de saint Thomas et de plusieurs autres grands théologiens, notamment en ce qui concerne la position a retro.

Note 3. — Les hommes de l'art.

Docteur Debay, *Hygiène de l'homme et de la femme*.

Toutes attitudes favorables à la fécondation sont permises, toutes celles qui y mettent obstacle doivent être proscrites. Ainsi les attitudes assises, indolentes, paresseuses éludent souvent le but de la nature. L'attitude droite est on ne peut plus fatigante, elle expose l'homme à de graves accidents, par exemple des tremblements convulsifs et des paralysies dans les jambes dans la seconde jeunesse.

La posture a retro doit être recommandée dans l'état de grossesse ou d'obésité de la femme et lorsque le membre viril n'a pas la longueur requise.

Lorsque celui-ci est trop long, il peut blesser le col de l'utérus et l'homme doit limiter son introduction à l'aide d'un bourrelet.

Aujourd'hui on applique à la racine de la verge, avant l'érection, un anneau creux en caoutchouc de la longueur nécessaire ; il est aussi facile à mettre qu'à retirer. A son défaut, dit Venète (Cologne, 1696), la femme pourra le remplacer agréablement par sa main.

CHAPITRE III

Attitudes qui ont pour but unique la volupté

Lorsque l'homme et la femme s'unissent debout, appuyés l'un contre l'autre ou bien contre un mur ou un pilier, c'est l'*union appuyée*.

Quand l'homme, adossé à un mur, soulève et soutient la femme assise sur ses mains jointes et entre ses bras, tandis que celle-ci, les bras entrelacés autour de son cou, l'embrasse avec ses cuisses vers le milieu du corps, et s'imprime à elle-même un mouvement, à l'aide de ses pieds qui touchent le mur auquel l'homme est appuyé, cela s'appelle la *connexion par suspension*.

(Cette position est figurée dans la collection des fermiers généraux, reproduction des camées érotiques antiques).

On peut, de même, imiter l'acte du chien, du bouc, du daim, la montée et la pénétration forcée de l'âne et du chat, le bond du tigre, le frottement du verrat et la saillie de la jument par l'étalon, en opérant comme ces différents animaux avec leurs femelles.

L'UNION D'UN HOMME AVEC DEUX FEMMES

Quand un homme caresse deux femmes dans le même moment, cela s'appelle l'*union double*. Elle peut se faire lorsque deux femmes se tiennent horizontalement sur le bord d'un lit, l'une sur

l'autre, face à face, comme deux amants, et les jambes en dehors du lit ; le linga passe alternativement d'un yoni dans l'autre, par coups successifs, les uns à *recto*, les autres à *retro*.

L'union simultanée avec plusieurs femmes s'appelle l'union avec un troupeau de vaches.

On a de même l'*union dans l'eau* ; c'est celle de l'éléphant avec plusieurs femelles, qui ne se pratique, dit-on, que dans l'eau ; l'*union avec plusieurs chèvres*, celle avec plusieurs gazelles, c'est-à-dire que l'homme reproduit avec plusieurs femelles.

Dans le Gramanéré, plusieurs hommes jeunes jouissent d'une femme qui peut être l'épouse de l'un d'eux, l'un après l'autre ou tous en même temps. La femme est étendue sur l'un d'eux ; un autre consomme l'union ménée de l'yni et du linga ; un troisième se sert de sa bouche, un quatrième embrasse étroitement le milieu de son corps et ils continuent de cette manière, en jouissant alternativement des différentes parties de la femme (App. n° 1).

La même chose peut se faire quand plusieurs hommes sont en compagnie avec une courtisane, ou quand il n'y a qu'une courtisane pour satisfaire un grand nombre d'hommes.

L'inverse peut se faire par les femmes du harem royal, quand, accidentellement, elles peuvent y introduire un homme.

Dans le sud de l'Inde, on pratique aussi l'union basse, c'est-à-dire l'introduction du linga dans l'anus (App. n° 2).

L'aphorisme suivant forme, en deux vers, la conclusion du sujet :

« L'homme ingénieux multiplie les modes d'union en imitant les quadrupèdes et les oiseaux ; car ces différents modes pratiqués suivant l'usage de chaque pays et les goûts de chaque personne inspirent aux femmese l'amour, l'amitié et le respect. »

APPENDICE AU CHAPITRE III

N° 1. Martial, livre X. — « Deux galants se rencontrèrent un matin, chez Phillis, elle les satisfit tous les deux en même temps : l'un la prit par devant, et l'autre par derrière. »

N° 2. *La Sodomie*. — Dans l'Inde, cette pratique, à cause des souillures qu'elle est censée entraîner, n'a jamais eu beaucoup de faveur.

Les musulmans l'y ont propagée en l'approuvant.

Il ne paraît être ici question que de l'union basse, entre un homme et une femme ; elle est moins révoltante que la sodomie parfaite, qualification que les théologiens donnent à l'union avec un mignon.

Le P. Gury, art. 434. — « La sodomie parfaite n'est pas de la même espèce que la sodomie imparfaite, parce que, dans la première, l'homme est porté vers le même sexe et contre la nature, dans la seconde il est porté contre la nature.

« La première a un nom grec : la Philopédie (*Φιλοπαιδία*), amour des jeunes garçons. »

On sait combien la philopédie était en faveur chez les Grecs et les Romains. Tous les vers d'Anacréon sont consacrés à Batyle. Qui ne connaît les vers de Virgile :

« *Formosum pastor Corydon ardebat Alexim!* »

N° 3. *Les Latins*. — Parmi les poètes latins qui ont chanté l'amour, Ovide est le seul qui se taise sur les mignons.

Catulle et Tibulle se montrent attachés à leurs mignons autant qu'à leurs maîtresses. Catulle, poésie XV. « Je te recommande mes amours, Aurélius, toi qui es redoutable à tous les adolescents beaux ou laids. Satisfais ta passion quand et comme il te plaira, dans toutes les ruelles où tu trouveras un mignon de bonne volonté, je n'en excepte que le mien seul ; mais si ta fureur lubrique s'attaque à lui, malheur à toi ! Puisses-tu, les mains liées, publiquement exposé, subir l'affreux supplice que le raifort et les mulets font souffrir à l'adultère (sans doute le même qu'en Chine).

Tibulle, dans l'Élégie IV, livre I, donne des leçons aux amants des jeunes garçons.

« Prête-toi à toutes les fantaisies de l'objet que tu aimes.

« Pour l'accompagner, ne crains ni la fatigue de la route, ni le chaud, ni le froid, ni les intempéries.

« Veut-il traverser l'onde azurée, prends la rame.

« Veut-il s'exercer à l'escrime, badine d'une main légère, et souvent laisse ton flanc à découvert, alors tu pourras essayer de lui ravir un baiser qu'il laissera prendre en résistant

« Bientôt, il accordera ces baisers à tes prières, et enfin, de lui-même, il s'enlacera à ton cou.

« Mais hélas, les jeunes garçons ont pris l'habitude d'exiger des présents. Enfants, aimez les doctes poètes, l'or ne doit pas l'emporter sur la muse. Que le barbare qui est sourd à leur voix, qui vend son amour, soit attaché au char de Cybèle, qu'il se mutile honteusement au son de la flûte phrygienne.

« Vénus elle-même veut qu'on écoute les doux propos; elle s'intéresse aux plaintes de l'amant qui supplie, à ses larmes touchantes. »

Dans son célèbre chapitre : *Des Amours*, Lucien complète ces leçons par la description de la séduction finale.

Après avoir vu et contemplé, le désir vient de se rapprocher par l'attouchement. Il commence par le chatouiller seulement du bout des doigts en quelque endroit découvert, puis il promène la main sur tout son corps de la même manière, ce qu'on lui permet sans difficulté. Ensuite il essaie de prendre un baiser, chaste d'abord, où ses lèvres sont simplement juxtaposées à celles de son ami et s'en écartent avant de les avoir touchées complètement, de manière à n'éveiller chez lui aucun soupçon. A mesure qu'il trouve plus de connaissance, il renouvelle les baisers et les prolonge comme dans une sorte d'effusion, sans passion, mais alors, aucune de ses mains ne reste inactive. Ces embrassements apparents dans les vêtements condensent la volupté et augmentent progressivement l'excitation; alors par une manœuvre lubrique, il glisse la main sous le sein de son ami et presse les mamelons qui entrent en érection; ensuite il caresse mollement de ses doigts le ventre arrondi et ferme et descend dans la tendre touffe qui ombrage la puissance des organes.

« Si enim vel summis tantum digitis attigerit, totum corpus fructus ille percurrit. Hoc ubi facile consecutus est, tertio tentat osculum, non statim luxuriosum illud sed placidè admovens labia labiis quæ prius etiam quàm plane se contigèrunt desistant, nullo suspicionis relicto vestigio. Deindè concedenti se quoque accommodans longioribus amplexibus quasi illiquescit, etiam placidè os diducens nullamque manum otiosam esse patitur: nam manifesta illa in vestimentis complexionis voluptatem conglutinant, aut latenter lubrico lapsu dextra sinum subiens, mamillas premit paulum ultrà naturam tumentes, et duriusculi ventris rotunditatem digitis molliter percurrit, post hoc etiam primæ laluginis in pube florem. »

L'amour, trouvant une occasion favorable, s'emporte à une entreprise plus hardie et frappe enfin le but qu'il a visé.

Dans sa satire VI contre les femmes, l'austère Juvénal conseille de prendre un mignon plutôt qu'une épouse.

« Le lit conjugal a été souillé dès l'âge d'argent, et tu te laisses, Posthume, atteler au joug.

« Manques-tu de moyens pour y échapper? N'y a-t-il plus de cordes? plus de fenêtres aux derniers étages? N'as-tu pas le pont Emilien près de ta demeure?

« Et s'il te déplaît de quitter ce monde, pourquoi ne préfères-tu pas à une fiancée cet adolescent qui dort près de toi? Lui au moins ne profitera pas, la nuit, de votre intimité, pour te tourmenter, pour te demander des cadeaux; il n'exige point

que tu t'attaches à ses flancs et que tu te mettes hors d'haleine aussi longtemps qu'il lui plaît. »

On peut voir dans ce conseil une simple boutade poétique ; de même il ne faut voir qu'une ironie dans la conclusion de Lucien sur le même sujet.

N° 4. — Dans le chapitre xxxviii déjà cité, Lucien se met en scène avec un partisan des femmes et un Philopède, qui l'ont pris pour juge entre eux. Chariclès, l'avocat de l'amour avec les femmes, parle avec beaucoup de raison et d'éloquence et termine ainsi :

« On peut, à la rigueur, concevoir jusqu'à un certain point que l'homme use de la femme comme vous usez d'un mignon, mais jamais en aucune façon il ne doit remplir l'office de femme.

« Si le commerce d'un homme avec son semblable est honnête, qu'à l'avenir les femmes puissent s'aimer et s'unir entre elles ! que ceinte de ces instruments in-lâmes, inventés par le libertinage, monstrueuse imitation faite pour la stérilité (peut-être importés à Rome de l'Inde où nous verrons plus loin qu'ils étaient fort en usage), une femme embrasse une autre femme comme le ferait un homme, que l'obscénité de nos tribades triomphe impudemment. Que nos gynécées se remplissent de Philénis qui se déshonorent par des amours androgynes. Et combien ne vaudrait-il pas mieux qu'une femme poussât la fureur de sa luxure jusqu'à vouloir faire l'homme que de voir celui-ci se dégrader au point de jouer le rôle d'une femme. »

L'avocat de la philosophie, un rétheur d'Athènes, réplique :

« L'amour avec un mignon est le seul qui puisse allier la volupté à la vertu, car les femmes sont une chaîne et souvent un tourment qui ne laisse point l'homme maître de lui-même, tandis qu'un jeune garçon peut être un ami, un disciple, un compagnon d'exercices de tout genre. D'ailleurs l'amour masculin a sur l'autre la supériorité du plaisir sur la fonction, du superflu sur le nécessaire, etc., etc. »

Ce discours ressemble beaucoup à celui de l'avocat dans les *Plaideurs de Racine*, et Lucien le prête au philopède avec une intention évidente de ridicule. La cause est entendue, le juge prononce la sentence suivante, fine ironie contre la philosophie et les philosophes de son temps :

« Le mariage est infiniment utile aux hommes ; il rend heureux quand on rencontre bien. Mais la philopédie, considérée comme la sanction d'une amitié pure et chaste (cas de Socrate et d'Alcibiade), n'appartient, selon moi, qu'à la seule philosophie. Je permets donc à tous hommes de se marier, mais les philosophes seuls ont le droit d'aimer les jeunes gens ; la vertu des femmes n'est pas pour eux assez parfaite. Ne sois point fâché, Chariclès, si Corinthe (la ville des courtisanes) le cède à Athènes (la ville des philosophes et des mignons). »

N° 5. — Martial adresse nombre d'épigrammes aux philopèdes et aux gitons.

IX, 64. — « Tous les gitons t'invitent à souper, Phébus ; celui qui vit de sa mentule n'est pas, je pense, un homme pur.

XI, 22. — Il maudit un pédéraste masturbant.

XI, 26. — Au jeune Théoporus. « Donne-moi, enfant, des baisers parfumés de Falerne et passe-moi la coupe après y avoir trempé tes lèvres. Si tu m'accordes en

contre les vraies jouissances de l'amour, moins heureux sera Jupiter avec son Ganyède. »

XII, 64. — Sur Cinna. D'un esclave plus blond, plus frais que le fût jamais esclave, Cinna fait son cuisinier, Cinna est un fin gourmet. »

XII, 69. — A Paullus. « Comme pour tes coupes et tes tableaux, Paullus, tu n'as, en fait d'amis, que des modèles. »

XII, 75. — Sur les mignons. « Politimus n'est bien qu'avec les jeunes filles; Atticus regrette ingénument d'être garçon; Secundus a les fesses nourries de glands; Diodymus est lascif et fait la coquette; Amphion pouvait naitre fille. Je préfère, ami, les douces faveurs de ces mignons, leurs dédains superbes et leurs caprices qu'une dot d'un million de sesterces. »

XI, 43. — Contre Sabellus.

« Tu m'as lu, Sabellus, sur des scènes de débauche, des vers par trop excessifs et tels que n'en contiennent pas les livres obscènes d'Elephanta. Il s'agit de nouvelles postures érotiques, de l'accouplement par cinq formant une chaîne, enfin de tout ce qu'il est possible de faire quand les lumières sont éteintes; ce n'était pas la peine d'être si éloquent. »

« N° 6. La sodomie dans les armées et chez les femmes.

D'après Catulle, la philopédie était de son temps tout à fait générale à Rome, dont la plupart des citoyens étaient encore à cette époque des soldats. C'est dans les camps, sans doute, qu'ils avaient contracté ces habitudes qu'on trouve déjà chez les Grecs dans les armées.

Ainsi on lit dans la *Retraite des Dix mille* (Xénophon) que, pour alléger la marche, on ne permit aux mercenaires d'emmener avec eux aucun impedimentum, butin ou esclave, excepté un jeune garçon pour chaque soldat.

Les *Mille et une Nuits* sont un recueil de Sodomies que la traduction de Galand a transformées en galanteries récentes.

Cette débauche existe dans nos corps indigène d'Afrique et, pour ce motif, on ne devrait point y admettre de Français, même comme engagés volontaires.

Malheureusement on la trouve aussi dans les compagnies de discipline. On voit à quelle démoralisation sont exposés les enfants de familles honnêtes condamnés par les conseils de guerre.

Il fut un temps où quelques officiers d'Afrique avaient pris goût à la sodomie imparfaite.

Les patronnes de quelques maisons de tolérance de France se plaignaient des offenses faites par eux à la dignité de leurs nymphes.

Cependant quelques femmes provoquent à cette débauche et y prennent un certain plaisir (la proximité du rectum et du canal vaginal établit une sympathie du premier avec le vagin et l'utérus) et elles l'accompagnent ou la font accompagner d'une autre, le clytorisme. On a remarqué dans les hôpitaux que, chez toutes les femmes traitées pour ulcérations anales, on trouve en même temps des déformations vulvaires provenant de la manualisation et du saphisme. La crainte de la conception est sans doute le motif déterminant de cette double débauche. Cepen-

dant on a vu des femmes qui avaient remplacé le vagin absent par l'urètre et le rectum être ainsi fécondées.

A la clinique gynécologique et siphyligraphique de l'hôpital de Lourcine, le docteur Martineau s'exprimait ainsi :

« Ceux d'entre vous qui assistent à mes visites ont pu s'assurer de la fréquence de la sodomie chez les femmes qui fréquentent l'hôpital de Lourcine. Si je la vois coïncider chez les filles publiques avec la prostitution, ordinaire, je la constate le plus souvent chez les femmes qui ignorent l'abjection d'un acte qui leur est imposé par leur mari.

« A l'hôpital de Lourcine je dois même dire que c'est le cas le plus ordinaire ; je l'observe bien plus fréquemment chez les femmes mariées, chez les jeunes femmes, chez les filles débauchées, il est vrai, mais non prostituées. En consultant mes observations, je trouve surtout des domestiques, des couturières, des modistes, des demoiselles de café, etc., etc., et très rarement des prostituées. La sodomie donc, pas plus que les déformations vulvaires provenant de la manualisation et du saphisme, n'appartient pas à la prostitution. On la rencontre indifféremment chez la femme mariée et chez celle qui vit dans le concubinage ; chez toutes on trouve, en même temps que les traces de sodomie, des déformations vulvaires provenant de la manualisation et du saphisme.

« La sodomie s'observe à tous les âges de la femme, depuis huit ans jusqu'à cinquante et même plus ; elle est surtout fréquente entre seize et vingt-cinq ans parmi les observations recueillies à l'hôpital de Lourcine. Les femmes qui viennent là ne présentent pas des habitudes invétérées de sodomie comme les prostituées. »

A. Tardieu avait fait les mêmes remarques, et il nous dit :

« Chose singulière, c'est principalement dans les rapports conjugaux que se sont produits les faits de cette nature. C'est, en général, très peu de temps après le mariage que les hommes commencent à imposer à leurs femmes leurs goûts dépravés. Celles-ci, dans leur innocence, s'y soumettent d'abord, mais, plus tard, averties par la douleur ou renseignées par une amie, par leur mère, elles se refusent plus ou moins opiniâtement à des actes qui ne sont plus dès lors tentés ou accomplis que par la violence. C'est dans ces derniers cas seulement que le médecin intervient, consulté par la justice. La Cour suprême a rendu plusieurs arrêts consacrant le principe que le crime d'attentats à la pudeur peut exister de la part du mari se livrant sur sa femme à des actes contraires à la fin légitime du mariage, s'ils ont été accomplis avec violence physique. »

Les révélations des hommes de l'art expliquent comment des théologiens ont pu, sans être des érotomanes ou des exploiters de conscience, tracer aux confesseurs la règle suivante :

« Immédiatement avant le mariage, avertir la fiancée qu'elle devra se refuser à tout ce qui est contraire à la procréation, et en cas de doute sur l'application de cette prescription dans le mariage, consulter au besoin son confesseur. »

Il peut arriver, surtout dans le bas peuple, qu'une femme ne trouve pas chez une autre de son intimité, pas même chez sa mère, les lumières ou la moralité nécessaires pour être bien et suffisamment renseignée.

CHAPITRE IV

Le rôle de l'homme dans l'union.

L'homme doit faire tout ce qu'il peut pour procurer du plaisir à la femme.

Lorsque la femme est sur son lit et comme absorbée par sa conversation, l'homme défait le nœud de son vêtement inférieur ; et, si elle le querelle, il lui ferme la bouche par des baisers.

Beaucoup d'auteurs sont d'avis qu'il doit commencer par lui sucer le mamelon des seins.

Lorsque son lingua est en érection, il la touche avec les mains en différents endroits et caresse agréablement les diverses parties de son corps.

Si la femme est timide et se rencontre avec lui pour la première fois, il placera sa main entre ses cuisses qu'elle serrera instinctivement.

Si c'est une très jeune fille, il mettra les mains sur ses seins qu'elle couvrira sans doute avec les siennes, sous les aisselles et sur le cou.

Si c'est une femme mûre, il fera tout ce qui pourra plaire à tous deux et ce qui conviendra pour l'occasion.

Puis il lui prendra la chevelure et le menton entre ses doigts pour les baiser.

Si c'est une jeune fille, elle rougira et fermera les yeux.

Par la manière dont elle recevra ses caresses, il devinera ce qui lui plaît le plus dans l'union.

A ce sujet, Souvarnanabha dit : Quelque chose que l'homme fasse dans l'union pour son plaisir, il doit toujours presser la partie du corps de la femme vers laquelle elle tourne les yeux.

Voici quels sont les signes de la jouissance et de la satisfaction chez la femme.

Son corps se détend, ses yeux se ferment, elle perd toute timidité, fait effort pour que les deux organes soient unis aussi étroitement que possible.

Quand, au contraire, elle n'éprouve point de jouissance, elle frappe sur le lit avec les mains, ne laisse point l'homme avancer, elle est maussade, mord l'homme, lui donne des coups de pied et continue son mouvement quand l'homme a fini.

Dans ce cas, l'homme doit frotter, en l'ébranlant, le yoni de la femme avec sa main et ses doigts (comme l'éléphant frotte avec sa trompe) avant de commencer l'union, jusqu'à ce qu'il soit humide, et, ensuite, y introduire son linga.

Il reprend le même mouvement avec sa main après son spasme, si celui de la femme ne s'est pas encore produit (voir à ce sujet l'appendice) ;

Il y a neuf actes que l'homme doit accomplir.

1° LA PÉNÉTRATION OU MOUVEMENT EN AVANT. — Les deux organes se portent tout droit l'un vers l'autre, exactement en face ;

2° LA FRICTION OU BARATEMENT. — Le linga tenu dans la main est tourné en rond dans le yoni, autour des bords (comme dans le baratement du beurre) ;

3° LE PERCEMENT. — Le yoni est abaissé et le linga frappe sa partie supérieure ;

4° LE FROTTEMENT. — Dans la même situation, le linga frappe contre la partie inférieure du yoni ;

5° LA PRESSION. — Le linga presse le yoni pendant un temps long ;

6° LE COUP. — Le linga, tiré hors du yoni, y revient ensuite et le frappe fort et à fond ; la sortie rend de la vigueur au linga, retarde le spasme de l'homme ; le retour tend à accélérer celui de la femme ;

7° LE COUP DU VERRAT. — Le linga revient frapper seulement une partie du yoni ;

8° LE COUP DU TAUREAU. — Le linga dans sa rentrée frappe à la fois les deux côtés du yoni ;

9° LE SPORT DU MOINEAU. — Le linga a un mouvement très rapide de va-et-vient dans le yoni sans en sortir.

Cela se fait généralement vers la fin de l'union, lorsque l'homme sent qu'il ne peut plus retarder son spasme.

APPENDICE AU CHAPITRE IV

PLAISIR DE LA FEMME DANS L'UNION

Vatsyayana discute longuement les opinions des anciens sages sur la semence de la femme ; nous préférons donner les résultats de la science moderne sur ces questions si vieilles.

Dans l'union, le clitoris grossit et se dresse ; les grandes et les petites lèvres se gonflent ; le tissu érectile du vagin entre en action, excité par le frottement ; la muqueuse vulvo-utérine sécrète, conjointement avec les glandes, une humeur visqueuse qui rend le canal plus glissant.

Cette sécrétion, bien qu'elle apparaisse quelquefois sous la forme d'un fluide laiteux, n'est point une éjaculation, car la femme n'a pas d'appareil éjaculateur.

Le plaisir, chez la femme, est dû, pour la plus grande partie, aux chatouillements exercés sur le clitoris, et, pour le reste, aux frottements produits sur les parois du vagin et les petites lèvres, pendant l'action.

Si le spasme voluptueux a moins de violence chez la femme, il est par contre plus prolongé que chez l'homme.

Les femmes nerveuses ou à imagination ardente éprouvent un plaisir très vif au moindre chatouillement des parties. Tout contact par l'homme les impressionne.

Les femmes lymphatiques, grasses, n'arrivent au spasme vénérien qu'après de longues caresses et excitations des organes.

Le Docteur Jules Guyot, *bréviaire de l'amour expérimental*, s'exprime ainsi sur le sujet, dans sa 3^e méditation.

« Tant que le spasme n'est pas déterminé dans les deux parties, la fonction n'est pas accomplie ; l'homme n'a pas émis le fluide vivant, la femme n'a pas projeté de ses limbes, dans l'utérus, des ovules avec toute l'énergie nécessaire. »

Une cause déterminante du spasme réside dans les mamelles et surtout dans les titillations et la succion des mamelons.

Beaucoup de jeunes filles croient permis et permettent à leurs amies et quelquefois à leurs amis la titillation et la succion de leurs seins ; leur pudeur ne s'en effarouche point comme de l'attouchement des parties secrètes. C'est ce que le docteur Gauthier appelle l'onanipumammaire, très commun dans les pensionnats.

L'impression ressentie déterminé constamment l'érection du clitoris ; et la friction de ce dernier organe, simultanée à la succion ou à la friction des mamelons, amène nécessairement le spasme génésique.

Rarement, le baiser avec les lèvres et dans la bouche peut produire un pareil résultat.

Dans l'état de besoin et de désir, les lèvres vaginales de la femme sont fermes et vibrantes, les seins sont gonflés et les mamelons en érection.

Si la femme n présente pas ces signes, l'homme doit les déterminer par ses caresses, et ne doit accomplir la connexion que lorsqu'il est parvenu à produire le désir chez la femme.

Dans ce cas, il commence par toucher délicatement le clitoris.

Le clitoris est placé en haut et en avant de la vulve, sous deux petites lèvres, tout près et au-dessous du pubis ou mont de Vénus, à la commissure supérieure des grandes lèvres, comme serait un bouton de violette caché sous les feuilles supérieures ; il est court, et le plus souvent a 2 ou 3 centimètres de long ; il est de quelques centimètres au-dessus du vagin, canal de 4 à 10 centimètres de diamètre qui monte de la vulve à la matrice ou utérus.

La vulve ou vestibule des organes génitaux de la femme s'ouvre de haut en bas par deux replis membraneux placés de chaque côté ; ce sont les grandes et les petites lèvres, celles-ci au-dessous de celles-là, qui, par leur accollement nature', forment le vestibule.

Par suite de cette disposition, le pénis, en s'introduisant dans le vagin, ne touche que rarement le clitoris ; mais il le touche dans la connexion complète, par le contact et le frottement extérieur des surfaces supérieures du pénis et des parties subpubiennes de la femme ; en d'autres termes, le pénis qui se meut de bas en haut vient choquer ou presser la tête du clitoris qui lui se dirige toujours de haut en bas. Dans ce cas, l'excitation du clitoris se communique nécessairement à tout le reste de l'appareil génital de la femme.

Lorsque le vagin entre en érection, soit spontanément, soit par l'excitation de

autres organes, il se porte en avant, s'entr'ouvre et favorise ainsi l'introduction du pénis qui, si cette introduction était intempestive ou violente, pourrait déchirer les parois du vagin et blesser la femme au col de l'utérus.

« La matrice », dit Platon, « est un animal qui se meut extraordinairement quand elle hait ou aime passionnément quelque chose. Son instinct est surprenant lorsque par son mouvement précipité elle s'approche du membre de l'homme pour en tirer de quoi s'humecter et se procurer du plaisir (a). »

Si les parties de la femme n'entrent point en érection, le pénis se meut dans le vagin qui reste insensible ; dans ce cas l'homme seul éprouve un plaisir et le spasme, par l'effet de la friction exercée sur les parois internes du vagin par le pénis.

L'homme peut ainsi s'épuiser sans que la femme éprouve aucun plaisir, parce que, soit par ignorance de la nature de la femme, soit par impétuosité passionnelle, il n'agit que sur les muqueuses vaginales.

Dans ces conditions, la femme reste froide, insensible, souvent même elle souffre ; l'homme s'offense de son inertie, de sa stérilité, car elle ne peut concevoir en cet état.

De là naissent la désaffection et l'infidélité souvent réciproques qui seraient évitées sûrement par des rapports mieux compris entre époux.

C'est sans doute pour éviter ces fâcheux effets que des théologiens permettent et même conseillent à la femme des attouchements sur elle-même qui suppléent à l'insuffisance du mari pour déterminer son spasme et pour, autant que possible, le faire coïncider avec celui de l'homme.

La matrice est située dans l'excavation du bassin ; son axe, dirigé obliquement de haut en bas et d'avant en arrière, occupe la ligne médiane entre la vessie et le rectum. Il est maintenu dans sa position par les ligaments ronds et les ligaments larges qui, lâches et flexibles, lui permettent de flotter, pour ainsi dire, dans l'excavation du bassin et d'y exécuter des mouvements plus ou moins étendus. C'est pourquoi on l'attire facilement vers la vulve dans certaines opérations chirurgicales et, lors de la grossesse, elle se déplace et s'élève dans l'abdomen.

(a) Cuveillier. — La matrice (mater) ou utérus (utriculus, outre) est l'organe de la gestation, le vase où se produit la fécondation par la semence virile des œufs détachés de l'ovaire.

CHAPITRE V

Ce qui se passe quand la femme prend le rôle actif.

Certaines conditions physiques dans lesquelles se trouve l'un des amants, notamment la fatigue de l'homme à la suite d'efforts prolongés sans crise finale (il est des hommes qui restent ainsi indéfiniment en érection), peuvent déterminer la femme à prendre alors le rôle actif. Souvent l'amour du changement et la curiosité suffisent pour l'y décider.

Il y a deux cas : celui où la femme, durant la connexion, pivote sur l'homme de manière à continuer l'union sans interrompre le plaisir ; et celui où elle prend la position de l'homme dès le début de l'action.

Dans ce dernier cas, avec des fleurs dans ses cheveux flottants, et des sourires mêlés de gros soupirs, elle presse le sein de son amant avec ses seins, et, baissant la tête un grand nombre de fois, elle le caresse de toutes les manières dont il avait l'habitude de la caresser et de l'exciter, en lui disant : « Vous avez été mon vainqueur, je veux, à mon tour, vous faire demander grâce. »

Par intervalles, elle jouera la honte, la fatigue et le désir de terminer la connexion.

Cependant, outre les neuf actes propres à l'homme, elle fera encore les trois suivants.

Les PINCES. — Elle tient le linga dans l'yni, le fait pénétrer par une sorte d'aspiration répétée, le serre et le garde ainsi longtemps.

Le PIVOT. — Pendant la connexion, la femme tourne autour de l'homme comme une roue horizontale autour d'un axe vertical.

Le BALANCEMENT. — C'est l'inverse du baratement : l'homme soulève le milieu de son corps et la femme imprime au milieu du sien et aux organes engagés ensemble un mouvement oscillatoire et tournant (App. n° 1).

Quand la femme est fatiguée, elle pose sa tête sur celle de son amant et reste ainsi, les organes continuant à être unis ; quand elle est reposée, l'homme tourne autour d'elle et recommence l'action (App. n° 2).

APPENDICE AU CHAPITRE V

N° 1. — Dans Pétrone, *Satyricon*, CXI.

« Une mère amène sa fille à Eumolpe. Le vieillard se couche sur le dos dans son lit, fait étendre la jeune fille sur son corps, membres contre membres ; puis il enjoint à son valet Coréas de se glisser sous le lit et s'appuyer sur le parquet pour soulever son maître avec ses reins. L'ordre est d'aller doucement. Il obéit et répond par des mouvements égaux à ceux de l'habile écolière.

« Cependant l'exercice touche à sa fin, Eumolpe crie à l'esclave de presser la mesure, et ainsi balancé entre la nymphe et Coréas, il semble jouer à l'escarpolette. »

N° 2. — Ovide, *Art d'aimer*, livre III.

« Femme, laissez-vous aller à la volupté ; qu'elle remue jusqu'à la moelle de vos os et que le plaisir soit égal et pour vous et pour votre amant ; qu'il s'exhale en petits cris de joie, en tendres paroles, en doux murmures, que les propos licencieux redoublent votre ardeur.

« Que je plains la femme qui ne ressent point le plaisir, qu'elle feigne au moins d'en éprouver et qu'elle ne se trahisse point dans cette feinte !

« Que ses cris, ses yeux tournés, ses torsions concourent à nous tromper et que sa voix mourante, sa respiration oppressée achèvent l'illusion.

« O honte ! la volupté a ses tricheries et ses mystères !

« Aussi n'ayez point dans votre chambre à coucher une lumière trop vive ; beaucoup de choses, chez une belle, ont besoin du demi-jour. »

CHAPITRE VI

De l'Auparishtaka ou hyménée avec la bouche

DES EUNUQUES ET AUTRES PERSONNES QUI SONT LES INSTRUMENTS DE
CETTE UNION (App. n° 1).

Il y a deux sortes d'eunuques : ceux qui s'habillent en hommes et ceux qui se font passer pour des femmes.

Ce que l'on fait aux femmes sur le Jadgana, se fait dans la bouche de ces eunuques ; cela s'appelle l'auparishtaka (App. n° 2). C'est le moyen d'existence de ces eunuques qui vivent comme des courtisanes (App. n° 3).

Les eunuques qui s'habillent en hommes cachent leurs désirs. Quand ils veulent y donner cours, ils font le métier de masseurs.

Un eunuque de cette sorte tire à lui les cuisses de l'homme qu'il masse et lui touche les joints des cuisses et le jadgana.

S'il trouve le linga en érection, il l'excite par le jeu de la main.

Si l'homme, qui connaît par là son intention, ne lui dit pas de procéder à l'auparishtaka, il commence de lui-même à besogner.

Si, au contraire, l'homme lui en fait la demande, l'eunuque paraît s'offenser d'une telle proposition, n'y consent et ne s'y prête qu'avec difficulté.

Il se livre alors à huit exercices gradués, mais ne passe de l'un à l'autre que sur la demande de l'homme.

1° L'UNION NOMINALE. — L'eunuque, tenant le linga dans la main et le pressant entre ses lèvres, imprime un mouvement à sa bouche.

2° La MORSURE SUR LES CÔTÉS. — L'eunuque saisit avec ses doigts ramassés comme le bouton d'une plante ou d'une fleur le bout du linga et il en serre les côtés avec ses lèvres et même avec les dents.

3° La SUCCION EXTÉRIEURE. — L'eunuque presse le bout du linga avec ses lèvres fortement serrées et le pousse dehors par cette pression, puis le reprend avec ses lèvres et répète le même jeu.

4° La SUCCION INTÉRIEURE. — L'eunuque introduit le linga dans sa bouche, le presse avec ses lèvres et le tire en dehors ; puis il le reprend dans sa bouche et continue ainsi.

5° Le BAISER. — L'eunuque, tenant le linga dans sa main, le baise à la manière décrite pour le baiser de la lèvre inférieure.

6° Le LÈCHEMENT. — Après le baiser, l'eunuque touche le linga de tous les côtés avec la langue et en lèche le bout.

7° La SUCCION DE LA MANGUE. — L'eunuque met la moitié du linga dans sa bouche et le suce avec force.

8° L'AVALEMENT. — L'eunuque introduit le linga tout entier dans sa bouche et en presse le bout au fond de sa gorge, comme s'il voulait l'avaler.

Les domestiques mâles font quelquefois l'auparishtaka à leur maître. Il se pratique aussi entre intimes.

Quelques femmes du harem, très ardentes, se le font aussi entre elles, en unissant la bouche à l'yonis (c'est un mode des amours lesbiennes ou saphiques, la titillation du clitoris par la langue).

Quelques hommes caressent ainsi le yonis des femmes et y font les mêmes actes et mignardises que dans le baiser de la bouche (App. 4 et 5). Dans ce cas, quand la femme est renversée, la tête en bas, vers les pieds de l'homme, celui-ci caresse le yonis avec sa

bouche et sa langue. C'est l'*union de la corneille* (figurée au temple souterrain d'Eléphanta).

Par passion pour cette sorte de plaisirs, des courtisanes quittent des amants généreux et possédant de bonnes qualités pour s'attacher à des esclaves et à des cornacs (App. 6).

Contrairement à l'opinion des anciens casuistes qui sont plus sévères, Vatsyayana est d'avis que l'Auparishlaka n'est défendu qu'aux maris avec leurs femmes. Il ajoute que, pour les pratiques de l'amour, on ne doit obéir qu'à l'usage du pays et à son propre goût.

On retrouve cette maxime chez les philosophes grecs et chez ceux du XVIII^e siècle.

« L'amour, dit Zénon, est un dieu libre, n'ayant d'autre fonction à remplir que l'union et la concorde. »

« Tout est femme dans ce qu'on aime, dit Lamettrie, l'amour ne connaît d'autres bornes que celles du plaisir. »

Ce principe a été appliqué sans réserve, aussi bien dans le siècle du grand Frédéric que dans celui de Périclès. Frédéric lui-même passait pour sodomiste ; Catherine de Russie se livrait à toutes les dépravations et avait constamment deux amants bien choisis. Que n'a-t-on pas dit du Régent et de ses filles !

APPENDICE AU CHAPITRE VI

N° 1. — Usage actuel de l'Auparishtaka

L'auparishtaka, aujourd'hui rélégué dans les mauvais lieux et dans les ménages onanistes (Gauthier, *Onanisme buccal*), paraît avoir été très commun anciennement dans l'Inde.

On en trouve dans les gravures du chevalier Richard Payne, intitulé le *Culte de Priape*, une représentation empruntée au temple souterrain d'Eléphanta, et où l'homme agit sur la femme qui a la tête en bas.

Les différentes sortes d'auparishtaka se voient aussi dans les sculptures des temples de Civa, à Bhuvaneshwara, près de Cuttak, dans l'Orissa, qui remontent jusqu'au viii^e siècle.

L'auparishtaka ne paraît pas habituel maintenant dans l'Hindoustan.

Il y a, en Algérie, des Arabes qui provoquent les hommes à cette débauche : pour quelques-uns, c'est un moyen de chantage ou de vol.

Dans les maisons de tolérance de Paris, celles mêmes qui sont tenues sur un grand pied, les femmes se prêtent à cette pratique et y provoquent même.

Beaucoup de célibataires d'un âge mûr qui fréquentent ces maisons préfèrent cette pratique à la connexion, non par libertinage, mais parce qu'elle satisfait, sans danger pour leur santé, ce qui n'est chez eux qu'un simple besoin d'hygiène analogue au bain.

N° 2. — Emploi ancien des eunuques.

L'emploi des eunuques est fort ancien en Orient, puisque Putiphar était eunuque. (Comme Putiphar avait une fille, il faut admettre, ou que la mère de cette fille avait rencontré mieux que Joseph, ou que Putiphar n'était eunuque qu'en apparence et par hermaphrodisme).

A Rome, beaucoup de maris en avaient un pour garder leur femme.

Ovide, livre II, *Les Amours*, adresse à Bagoas l'Elégie deuxième pour qu'il ne soit pas un gardien trop sévère.

« O toi, Bagoas, qui n'est ni homme ni femme, gardien de ma maîtresse, laisse-lui prendre à la dérobée un peu de liberté, et tout ce que tu lui en accorderas, elle te le rendra. Consens à être de complicité avec elle. Un complice discret gouverne la maison, il ne sent plus le fouet. Pour cacher au mari la vérité, on le berce de chimères, et maîtres autant l'un que l'autre, le complice et le mari approuveront ce qu'approuve la femme.

« Une femme caressante obtient de son époux tout ce qu'elle désire.

« Toutefois, que de temps en temps elle te querelle ; qu'elle feigne de verser des larmes et te traite de bourreau.

« Tu lui reprocheras alors des fautes dont elle se justifiera aisément ; elle deviendra par là irréprochable aux yeux de son mari. Ces complaisances te seront bien payées, et tu y gagneras bientôt ta propre liberté. »

N° 3. — Autre emploi des eunuques.

Aujourd'hui les eunuques servent de plastron pour la sodomie aux musulmans de l'Inde ; ils ne se déguisent plus en femmes, attendu que ceux-ci préfèrent les jeunes garçons, à tel point que les Bayadères qui vont chanter et danser chez les princes musulmans s'habillent quelquefois en hommes, pour répondre à leur goût (voir les *Chants des Bayadères*).

Dans tout l'Orient, les masseurs des bains, qui sont des adolescents, s'offrent d'eux-mêmes comme plastrons.

Le nombre des eunuques alla toujours en augmentant à Rome, malgré un édit de Domitien qui interdit la castration, et que Martial a loué dans son Epigramme 3 du livre VI :

« On se faisait un jeu de violer les droits sacrés du mariage, un jeu de mutiler des hommes innocents. Vous défendez cette infamie, César ! et vous rendez service aux générations futures. Personne, sous votre règne, ne sera eunuque ni adultère. Avant vous, cependant, ô mœurs ! l'eunuque lui-même était un adultère. »

Déjà considérable sous les empereurs grecs, le nombre des eunuques le devint encore bien plus sous les successeurs de Mahomet.

On alla jusqu'à faire des eunuques femelles. On fendait le ventre aux jeunes filles pour extirper les ovaires et on coupait le clitoris jusqu'à sa racine, ensuite on fermait la vulve en rétrécissant les grandes lèvres par des points de suture. On obtenait des êtres sans sexe et sans désirs dont on était plus sûr que des eunuques mâles encore capables de désirs ou bien dont, à défaut même des sens, le cœur pouvait être captivé.

N° 4. — Obscénités sur les chars sacrés de l'Inde.

Cette caresse est la principale de celles figurées sur le char sacré de Mazulipatam par un groupe de six personnes : un homme besognant cinq femmes avec sa langue, ses pieds et ses mains. Rien de plus dégoûtant que cette peinture de grandeur plus que naturelle, dont les enfants des deux sexes se montrent tous les détails constamment exposés à tous les yeux.

Très souvent la masturbation, comme manifestation d'amour, est figurée sur les chars sacrés. Sur celui de Chandernagor une gopi s'y livre en regardant Krishna. Les cariatides d'un char récemment fait à Pondichéry sont des singes se masturbant.

N° 5. — Epigrammes de Martial.

L'Auparishtaka était fort pratiqué à Rome du temps de Domitien, ainsi que le montrent les épigrammes suivants de Martial :

L. II, 49. « Je ne veux pas épouser Thalisma, c'est une libertine... mais elle se donne à de jeunes garçons... Je l'épouse. »

L. II, 60. Contre Lesbie : « Tu sucés et tu bois de l'eau, Lesbie ; c'est très bien, tu laves l'endroit qui en a besoin. »

L. II, 73. « Lyris suce, même quand elle n'est pas ivre. »

L. III, 75. Contre Luperculus. « Depuis longtemps, Luperculus, ta mentule a perdu toute vigueur et les aphrodisiaques n'ont pu lui rendre sa vertu. Maintenant tu commences à corrompre à force d'argent des bouches pures, et tu ne réussis pas mieux. Il t'en a bien coûté pour rester impuissant !

L. III, 88. Contre deux frères impudiques. « Ils sont frères jumeaux, mais lèchent chacun un sexe différent ; dites s'ils sont plus ressemblants que différents ! »

L. III, 96. « Tu lèches ma maîtresse et tu ne lui fais rien autre chose ; puis tu babilles comme si tu étais besogneux. Si je t'y prends, Gargitius, je te ferai taire (en te coupant la langue). »

Dans l'épigramme 43 du livre IV, Martial reproche à Coracinus d'être cunnilingue.

L. IV, 50. « Pourquoi, Thaïs, me répéter que je suis trop vieux ? on n'est jamais trop vieux pour lécher. »

L. XI, 25. « Cette libertine éhontée, cette connaissance intime de tant de fillettes, la mentule de Lunius, ne peut plus se dresser ; gare à sa langue ! »

Dans l'épigramme 46 du livre X., Martial conseille l'Auparishtaka à un vieillard.

L. XI, 47. « Pourquoi Blattara fuit-il tout commerce avec les femmes ? Pourquoi joue-t-il de la langue ? — Pour ne pas besogner (impuissant). »

L. XI, 61. Sur Mantius. « Mantius ne peut plus raidir sa langue libertine, car pendant qu'il la plongeait dans une vulve gonflée de luxure, et qu'il y demeurerait attaché, entendant dans l'intérieur les vagissements de l'enfant, une maladie honteuse a paralysé cette langue avide ; aujourd'hui il n'est plus possible à Manlius d'être pur ni impur. »

L. XII, 86. Contre Fabullus. « Les philopèdes, dis-tu, puent de la bouche ; dis-moi, ô Fabulus, que sentent les cunnilingues ? »

On a peine à croire à un tel dévergondage ; cependant, comme Martial adresse plusieurs de ses épigrammes aux hommes qui vivent de leur impudicité, on peut admettre tout comme possible. Le docteur Garnier cite une classe de faits de ce genre et les explique naturellement ainsi que la sodomie, en faisant remarquer que souvent l'anus est un foyer érogène.

N° 6. — Talents intimes.

On voit, non seulement dans l'Inde, mais en tout pays, des hommes distingués enchainés par des femmes sans jeunesse, esprit ni beauté, mais possédant quelques talents intimes comme ceux qui ont fait la fortune de la du Barry

Diderot donne, dans les *Bijoux indiscrets*, sous le titre : le *Bijou voyageur*, les récits d'une femme laide et sottie qui a gagné une grande fortune par une complaisance cosmopolite. Ceux qui concernent l'Allemagne, l'Italie et l'Espagne, et qui sont écrits respectivement en latin, en italien, et en espagnol, sont curieux ; ils nous mettent au courant des vices dominant dans ces pays au XVIII^e siècle. A Vienne, ce sont les raffinements indiens, les mignardises et l'hyménée par la bouche, les seins, etc. En Italie, ce sont les amours florentins (*in vas non naturale*) ; en Espagne, des tours de force de prouesses amoureuses, des nuits de plaisir sans trêve ni merci. Pourquoi le *Bijou voyageur* ne se sert-il du français que pour lier et commenter ses *indiscrétions* polyglottes ? Diderot fait lui-même la réponse :

« Le lecteur français veut être respecté. »

N° 7. — Docteur GARNIER, Onanisme buccal.

L'onanisme en général et souvent l'onanisme buccal est aujourd'hui fréquent. Il est la règle dans les unions libres, sans être une exception dans les autres. L'influence directe d'organes étrangers, actifs, conscients, pour ainsi dire, comme les lèvres, la bouche et surtout la langue, a pour effet une impression beaucoup plus vive et profonde que les rapports naturels.

L'odeur spéciale qui se dégage des organes secrets de la femme est, pour certains vert-galants, comme Henri IV, le souverain excitant de l'amour. Elle les surexcite au point qu'ils fouillent avec la bouche et le nez les parties sexuelles et en aspirent les liquides. De là leur nom de renifleurs.

Excitées directement par la succion, l'aspiration et le lèchement de tous leurs organes, les femmes, parvenues au paroxysme, lancent dans la bouche de l'homme, par leur conduit afférent, le mucus glaireux secrété par les glandes vulvo-vaginales. Le plaisir que cette éjaculation procure aux femmes passionnées leur fait rechercher cette débauche. Les femmes galantes la considèrent comme la plus grande preuve d'amour qu'elles puissent recevoir de leurs sigisbés et comme le moyen le plus sûr de les fixer (des femmes dites honnêtes et du monde ont ce goût).

Pour ne pas avoir à rougir d'un office vil non partagé, c'est ordinairement par réciprocity alternative, et souvent simultanée, que des amants libres ou des époux se livrent ensemble à ces écarts. Opposés l'un à l'autre de la tête aux pieds, ils agissent ensemble, chacun de leur côté, avec une telle passion qu'ils en deviennent inconscients (a). Ce vice a quelquefois pour conséquence, chez la femme, l'hystérie,

(a) Cette pratique devenue fréquente est appelée par les libertins : FAIRE 69.

Chez l'homme, la paralysie plus ou moins complète des membres et du cerveau. La succion du clitoris et le lèchement de la vulve avec la langue constituent le saphisme. Le saphisme féminin est préféré par les femmes lubriques à tous les autres moyens de plaisir. Le saphisme détermine un état particulier du clitoris très caractéristique.

L'auparishtaka ou onanisme buccal entre hommes paraît s'être répandu dans ces derniers temps. Quelques libertins choisissent criminellement pour cet office de jeunes enfants dans la bouche desquels le pénis se meut comme dans le vagin.

TITRE V

COMMENT, POUR L'ACTE SEXUEL, ON VIENT EN AIDE

A LA NATURE

CHAPITRE I

Des attouchements.

Lorsqu'un homme ne peut satisfaire une femme Hastini (type éléphant) il est obligé de recourir à des moyens propres à l'exciter. Il commence par lui froter le yoni avec les doigts ou la main et n'entre en connexion avec elle que lorsqu'elle éprouve déjà du plaisir.

APPENDICE AU CHAPITRE I

N° 1. — Opinion des Théologiens.

Ici, comme dans tout le corps du Soutra, le but poursuivi est la satisfaction de la femme, indépendamment même de la génération ou du dessein d'augmenter l'amour réciproque. Ainsi que nous l'avons fait remarquer dans une note précédente, ces deux dernières fins peuvent, aux yeux des théologiens que nous avons cités, légitimer l'attouchement recommandé par l'auteur indien. Cela résulte, d'ailleurs, implicitement, dans le cas de mariage, du premier alinéa de l'art. 920 de la théologie morale du P. Gury.

920. — Il n'y a pas de péché grave, ni même léger, suivant l'opinion plus commune et plus probable, de la part d'une épouse qui s'excite par des attouchements à répandre sa semence aussitôt après l'acte dans lequel le mari seul l'a répandue :

1° Parce que cette semence est destinée à accomplir l'acte conjugal, pour que les époux ne soient promptement qu'une seule chair, et, de même que l'époux peut se préparer à l'acte par des attouchements, l'épouse peut également le terminer par des attouchements.

2° Parce que, si les femmes, après une telle excitation, étaient tenues de réprimer les mouvements naturels, elles risqueraient de pécher gravement.

Sanchez dit : *Conjugi tardivo ad seminandum consuledum est ut ante concubitum tactibus venerem excitet, ut vel sic possit in ipso concubitu effundere semen.*

Cet avis est sans doute fondé sur l'opinion généralement admise que la coïncidence des deux spasmes génésiques favorise la conception (se reporter à la note 4 de l'appendice du Chapitre I et à l'appendice du Chapitre IV du Titre IV).

On doit le supposer : 1° à cause de la question suivante que pose Sanchez :

An sit mortale quoties non simul conjuges semen consulte effundant.

Y a-t-il péché mortel quand les deux époux s'entendent pour empêcher la simultanéité de leur spasme respectif?

2° Parce que, en tout autre cas, les attouchements personnels sont défendus, ainsi qu'il résulte de l'alinéa ci-après de l'article 920 déjà en partie cité du Père Gury :

« Les attouchements sur soi-même en vue du plaisir vénérien en l'absence de l'autre époux, selon l'opinion de plusieurs, constituent un péché grave, parce que l'époux n'a pas le droit de se servir de son propre corps pour son plaisir, mais seulement pour l'acte conjugal. Saint Alphonse considère cette opinion comme plus probable et comme devant être suivie dans la pratique. »

Il n'est question nulle part dans le Kama Soutra des attouchements personnels. La facilité des mœurs doit les rendre très rares dans l'Inde, excepté pour ceux qui font vœu de chasteté. Mais comme les casuistes indiens croient ces derniers incapables d'aucune sorte d'incontinence, ils ont dû considérer les attouchements personnels comme une quantité négligeable.

N° 2. — Opinion des médecins.

AMBROISE A É

Dans son traité de la génération de l'homme (1573), Ambroise Paré conseille au mari de préparer sa femme afin que les deux semences se puissent rencontrer ensemble :

« L'homme étant couché avec sa compagne la doit mignardiser, chatouiller, caresser et émouvoir s'il trouvait qu'elle fût dure à l'éperon ; et le cultivateur n'entrera dans le champ de nature humaine à l'estourdy, sans que premièrement

« n'ait fait ses approches afin qu'elle soit esguillonnée et titillée tant qu'elle soit
« éprise du désir du masle et que l'eau lui en vienne à la bouche, afin qu'elle
« prenne volonté et appétit d'habiter et faire une petite créature de Dieu et que
« les deux semences se puissent rencontrer ensemble, car aucunes femmes ne
« sont pas si promptes à ce jeu que les hommes. »

Le Docteur Jules Guyot cite et appuie l'avis d'Ambroise Paré ; Paul Garnier le combat.

Docteur PAUL GARNIER (**De l'Onanisme**).

« Sauf de rares exceptions, la femme ne ressent point spontanément l'incitation
« qui chez l'homme résulte de l'érection de ses organes ; elle ne l'éprouve que par
« son contact avec lui lorsqu'il la provoque et la transmet par ses caresses. De là
« la nécessité des préludes tout en observant cette règle » : que les organes géni-
taux de l'un des sexes ne doivent recevoir que l'action naturelle des organes
génitaux de l'autre sexe à l'exclusion de tout autre contact ou ébranlement, les
caresses des époux avant et après l'union ne devant point s'étendre à ces organes.
Des pratiques contraires mènent à l'onanisme à deux qui a pour la femme les con-
séquences les plus funestes : la dépravation et la perte de la santé. L'onanisme à
deux détermine presque toujours l'onanisme isolé, et chacun de ces onanismes
engendre fréquemment soit l'hystérie, soit le gonflement et par suite l'hypertrophie
des glandes vaginales, soit l'allongement du col de la matrice, soit un développe-
ment du clitoris qui en nécessite l'excision, soit le cancer de la matrice. Le plus
grand de ces maux est la nymphomanie et le moindre la perte de la voix

CHAPITRE II

Les Apadravyas.

L'homme peut aussi, pour satisfaire une femme, user des apadravyas ou objets qui, mis sur le linga ou autour, en augmentent la longueur ou la grosseur, de manière qu'il corresponde aux dimensions du yoni (a).

Bathravia est d'avis que ces objets doivent être d'or, d'argent, de cuivre, de fer, d'ivoire, de corne de buffle, de bois de différentes sortes, en peau, en cuir, doux, frais, provoquant l'érection, et bien appropriés à leur but.

Vatsyayana, sous ce rapport, s'en remet au goût de chacun.

Voici les différentes sortes d'apadravyas.

1° L'anneau de la longueur du linga au-dessous de sa tête ; sa surface extérieure doit être rude et garnie de petites saillies hémisphériques ou globuleuses de manière à former une lime à frottement doux qui n'use point.

2° Le couple : formé de deux anneaux.

(a) Les apadravyas ayant pour objet la satisfaction de la femme, leur invention, bien que bizarre à nos yeux, part cependant d'un bon sentiment : et, sous ce rapport, les Hindous valent mieux que les Chinois qui estropient leurs femmes pour resserrer les lèvres par le gonflement des cuisses.

Au point de vue du P. Gury, les apadravyas pourraient être permis, quand ils ne forment pas obstacle à la génération.

Nous avons vu plus haut Chariclès, dans Lucien, les qualifier de monstrueux parce que généralement leur emploi a pour objet ou conséquence la stérilité. Cet emploi était commun à Rome où sans doute l'Inde les avait importés.

3° Le bracelet : formé de plusieurs anneaux ayant ensemble la longueur du lingua.

4° La spirale : elle s'obtient en enroulant autour du linga un fil métallique, comme du laiton, dont les tours sont très rapprochés.

5° Le Jalaka, tube métallique ouvert à ses deux extrémités ; à l'extérieur, il est rude et parsemé de saillies hémisphériques douces au toucher ; il a les dimensions du yoni ; on l'attache à la ceinture.

6° A défaut du Jalaka, un tube fait de bois de pommier ou du goulot d'une gourde ou d'un roseau amolli avec de l'huile et des essences, qui s'attache à la ceinture avec des cordons ; ou bien une foule de petits anneaux de bois doux et attachés ensemble.

Les tubes peuvent servir, soit en entourant le linga, soit seuls et à sa place (a).

Il est d'usage, dans le sud de l'Inde, de se faire un trou dans la peau du linga, comme on s'en fait aux oreilles pour y suspendre des boucles ; à ce trou on accroche divers apadravyas, ceux mentionnés plus haut et d'autres de formes appropriées pour le plaisir de la femme.

L'auteur indique comment on fait grossir le linga pour un mois en le frictionnant avec certaines plantes.

Il prétend que, dans les pays dravidiens, on obtient un grossissement qui persiste indéfiniment en le frottant d'abord avec les soies de certains insectes qui vivent dans les arbres, comme les chenilles, ensuite pendant deux mois avec de l'huile, puis de nouveau avec les soies de chenilles et ainsi de suite.

Le linga gonfle graduellement ; quand il est assez gros, l'homme se couche sur un hamac percé d'un trou, à travers lequel il laisse pendre son linga ; il fait ensuite passer la douleur du gonflement avec des lotions froides (b).

(a) Ces apadravyas paraissent grossiers ou dangereux. Un industriel qui s'aiderait de la science pourrait, aujourd'hui, en fabriquer d'inoffensifs avec le caoutchouc, et vu leur bon usage, il en pourrait vendre beaucoup dans l'Inde. On peut rattacher à cette sorte d'apadravyas qui peuvent fonctionner sans le linga tous les engins imaginés pour le remplacer (Voir appendice N° 3).

(b) Voir la fin du N° 2 de l'Appendice.

Un onguent fait avec le fruit de l'asteracantha longiflora rétrécit pour une nuit le yoni d'une femme éléphant (a).

Un autre onguent composé du fruit et du jus de plusieurs plantes élargit le yoni d'une femme gazelle.

(a) Aujourd'hui, dans le sud de l'Inde, les femmes usent beaucoup d'astringents pour rétrécir leur yoni. Il en est, dit-on, qui par ce moyen se refont une virginité.

Un jeune médecin de la marine avait commencé une étude de ces procédés qu'il croyait pouvoir être utilisés en Europe ; mais ayant dû quitter l'Inde plus tôt qu'il ne pensait, il ne put réaliser son projet.

Les prostituées qui font abus des astringents perdent toute sensibilité dans la paroi vaginale.

APPENDICE AU CHAPITRE II

N° 1. — Secret de Popée.

Dans la note précédente, nous avons parlé des moyens employés par les femmes de l'Inde pour resserrer le yoni.

Le Docteur Debay en indique qui ne sont point dangereux et qui sont usités en France.

Nous citerons seulement le secret de Popée pour paraître toujours vierge.

« Lavez la partie avec de l'eau blanchie par quelques gouttes d'alcool benzoïque ; séchez-la ensuite avec des linges fins, et saupoudrez-la intérieurement avec de l'amidon. L'effet est très remarquable. »

N° 2. — Les ennemis de la virilité.

Les transports d'une imagination lubrique et les désirs charnels excessifs sont les plus dangereux ennemis de la virilité.

L'homme raisonnable attend que la nature parle, sans provocation artificielle, et cela même dans l'intérêt de la fréquence de l'acte sexuel ; le seul stimulant doit être l'attrait de la personne.

Tout ce qui échauffe le sang, en accélère la circulation, et le porte au cerveau prédispose à la frigidité.

Les abus alcooliques et l'usage des mets échauffants détruisent aussi la virilité.

La fréquence excessive de l'acte sexuel nuit à la qualité de la procréation.

Pour ce sujet nous renvoyons au traité fort savant, fort bien écrit et pensé, du

docteur Garnier (impuissance physique et morale de l'homme et de la femme). Nous lui empruntons l'application suivante.

Chez un jeune client, la verge était recouverte par le prépuce et, en érection, avait à peine la grosseur d'une plume sur deux pouces de long ; les proportions de tout l'appareil génital étaient aussi lilliputiennes.

Un cylindre en caoutchouc, de la forme et du volume d'un pénis ordinaire, avec un canal intérieur dont le diamètre était proportionné à la verge en érection, fut adapté au pubis par une lanière passée sur les lombes comme un bandage de corps. Son élasticité, en permettant aux mouvements du cylindre de se transmettre au pénis emprisonné à l'intérieur, donna un succès complet. En s'essayant ainsi, avec un régime tonique, après un temps assez long, la verge s'étant accrue, le sujet primitivement impuissant put se livrer naturellement au coït.

Ce phallus artificiel est imité du congésteur de Mondat contre le défaut d'érection par anaphrodysie ; de jeune pucelles pourraient en tenir lieu.

En somme, le moyen de beaucoup le meilleur de développer l'organe est de rendre son action possible et fréquente. Dans ce but, les Arabes donnent à leurs fils adolescents des femmes étroites ou habiles à les exciter.

N° 3. — Onanisme mécanique (Docteur GARNIER).

Dès la plus haute antiquité, les femmes de l'Orient faisaient un fréquent usage de phallus et autres objets matériels, ainsi que le prouve un passage du prophète Ezéchiel.

Chez les anciens, le phallus était l'instrument le plus répandu ; plusieurs spécimens de divers modèles trouvés dans les ruines de Pompéi et Herculanium sont exposés au musée de Naples.

On les fabrique à Canton avec un mélange gomme-résineux d'une certaine souplesse et coloré en rose, et on les vend publiquement à Tien-Tsin, ainsi que des albums représentant des femmes nues qui font usage de ces instruments attachés à leurs talons. On les exhibe même au théâtre pour en indiquer aux jeunes femmes l'emploi contre la génération.

On en fabrique aussi à Paris en caoutchouc rouge durci, parfaitement imités, que l'on vend secrètement à des adresses connues de toutes les intéressées. Ils se gonflent à volonté, et du lait ou tout autre liquide placé à l'intérieur, s'échauffant au contact du vagin, s'échappe et se répand au moment psychologique pour rendre l'illusion plus complète.

Les boules japonaises, en usage aussi en Chine et dans les sérails de l'Inde, consistent en deux boules creuses d'égale grosseur, formées par une feuille mince de laiton. L'une est vide, tandis que l'autre contient une boule ou une certaine quantité de mercure coulant ; c'est le mâle. Introduite dans le vagin, la boule vide la première, elles produisent, au plus petit mouvement des cuisses, du bassin, ou même par l'érection spontanée du tissu érectile, cette secousse légère qui fait les délices des femmes par la titillation voluptueuse qui en résulte et qui se prolonge à volonté.

On sait que l'usage de la machine à coudre est un véritable onanisme mécanique.

N° 4. — Anaphrodisie. MONTAIGNE, L'ARIOSTE, OVIDE.

La crainte et la honte de rester en affront devant une femme est une des causes les plus fréquentes de syncope génitale, surtout chez les hommes de la seconde jeunesse.

Il existe chez les jeunes gens une espèce d'aphrodisie accidentelle occasionnée par l'excès de l'amour sentimental. Montaigne raconte qu'il s'est trouvé dans ce cas.

Enfin, l'application soutenue à l'étude et la méditation produisent aussi l'anaphrodisie accidentelle et même habituelle (souvent sans doute chez les religieux).

L'Arioste a décrit, avec beaucoup d'esprit, l'anaphrodisie d'un vieil ermite. Orlando furioso. Canto Ottavo.

L'Angelica e l'Ermita.

- Giù resupina nel l'arena giace
A tutte voglie dell'ucchio rapace,
49. Egli l'abbraccia et a piacer la tocca ;
Ed ella dorme et non puo far ischermo ;
Hor le baccia il bel petto, Hor la bocca ;
Non e chi lo vèddia in quel loco aspro ed ermo
Ma, nell'incontro, il suo destrier trabocca ;
Cnè al desio non risponde il corpo infermo ;
Ed era mal atto perche aveva troppi anni ;
E potra peggio quanto piu l'affanni.
50. Tutte le nie, tutte i modi tenta ;
Ma quel pigro rozzon non pero s'alza,
Inderno il fren gli scuote e lo tormenta
E non puo far che tenga la testa alta.
Al fin pressa alla donna s'addormenta.

Angélique et l'Ermite

La plage l'a reçue comme une épave, nue, gisante sur le dos, évanouie, à la merci de l'oiseau de proie.

Le vieil ermite l'embrasse et la palpe à plaisir ;
Il lui baise tantôt les seins, tantôt la bouche ;
Car personne ne le voit dans ce lieu sauvage et désert.
Mais son coursier trébuche à la rencontre.
Son cerveau est en feu, mais son corps est de glace,
Et son dépit ajoute à son impuissance ;

Il a beau faire tous les efforts, tenter tous les essais,
Sa rosse fourbue ne veut point se lever ;
En vain, il secoue le frein et la tourmente de la main,
Il ne parvient point à lui faire tenir la tête haute.
Enfin, à bout d'efforts, il s'endort près de la belle.

OVIDE. — *Les Amours*. Livre III, Elégie 7^e.

Corine entrelaçait autour de mon cou ses bras d'albâtre ; elle me donnait des baisers lascifs, elle glissait amoureusement sa cuisse sous la mienne, m'appelait son vainqueur, ajoutant tout ce qu'on peut dire pour exalter la passion ; et malgré tout, mes membres sont demeurés engourdis et je n'ai pu me servir de l'instrument du plaisir.

Cache-toi pleine de honte, ô la plus vile partie de mon corps ! par toi, j'ai été trouvé en défaut ; tu m'as fait éprouver le plus sensible affront. Ma maîtresse, cependant, ne dédaigne pas de me secourir, dans ma détresse, de sa main délicate : mais voyant que rien ne pouvait lui rendre la vie, et qu'il demeurerait malgré tout insensible : Pourquoi, dit-elle, te joues-tu de moi ? Qui te forçait, insensé, de venir malgré toi partager ma couche ?

Ou tu as été ensorcelé par une magicienne, ou tu t'es épuisé avec une autre avant de venir me trouver.

Aussitôt elle sauta hors du lit, à peine vêtue de sa tunique, et s'enfuit pieds-nus.

CHAPITRE III

Les Aphrodisiaques.

Voici comment on les prépare.

Dans du lait sucré, on met beaucoup de poivre Chaba, et on y ajoute tantôt : 1° Une décoction de la racine de l'uchala, ou bien des graines de la sanseviera, roxbourgiana, et, 2° de l'hédysarum gangeticum, ou du jus de cette plante avec elle, 3° Du jus de Kuiti et de la Kshirika, 4° Ou bien une pâte composée avec l'asperge rameuse et des plantes schvadaustra et goudachi, avec addition de miel et de gui (on sait que ce dernier jouait un rôle dans une préparation magique chez les Druides). 5° Ou bien une décoction des deux dernières plantes, avec des fruits de premna spinosa. 6° Lait sucré dans lequel on fait bouillir des testicules de bouc ou de bélier. 7° Mélange de miel, de sucre et d'esprit, tous trois en quantités égales. Le jus de fenouil dans le lait est un aphrodisiaque sain, qui prolonge la vie et se boit comme le nectar. 8° Une décoction multiple, analogue aux cinq premières indiquées ci-dessus, fouettée avec des œufs de moineau (comme oiseau très amoureux) rend un homme capable de satisfaire beaucoup de femmes.

Une autre composition très compliquée, ne renfermant que des végétaux, donne à l'homme le pouvoir de servir un nombre illimité de femmes.

L'aphorisme suivant (en vers) donne la règle générale sur la matière :

Les moyens de produire la vigueur et l'amour sexuels doivent être empruntés à la médecine, aux védas, à la magie, et à des parents discrets.

On ne doit en essayer aucun d'un effet douteux ou nuisible à la santé ou nécessitant soit la mort d'un animal quelconque, soit un contact qui occasionne une souillure.

On ne doit user que de ceux qui sont *sains*, consacrés par l'*expérience et approuvés par les brahmanes* (a).

(a) Les mots en italique montrent bien le caractère religieux, c'est-à-dire obligatoire que le Kama Soutra attache aux conseils et aux règles qu'il formule.

APPENDICE AU CHAPITRE III

Les Orientaux se sont, de tous temps, occupés des aphrodisiaques ; leurs auteurs les divisent en deux classes : les naturels et mécaniques, tels que la flagellation, et les artificiels ou médicaux.

On cite, dans la première classe, les insectes qu'appliquaient des tribus sauvages, et l'exemple de la jeune femme d'un vieux brahmane qui voulait de nouveau le faire piquer par une guêpe.

Ovide, *Art d'aimer*, livre II, nous conseille la discrétion sur les aphrodisiaques.

Il en est qui conseillent de prendre pour stimulants des plantes dangereuses : du poivre mêlé avec la semence de l'ortie ou du pyrèthre broyé, mêlé à du vin vieux. Autant de poisons selon moi, et de moyens qu'interdit Vénus.

Je ne vous défends point cependant l'oignon blanc de Mégare, les herbes stimulantes, les œufs, le miel de l'Hymette, les pommes de pin.

Mais pourquoi, divine Erato, traiter de ces matières qui regardent l'art d'Esculape ?

Pétrone s'élève avec force contre les empoisonneuses qui, par leurs drogues, prétendaient exciter l'ardeur génitale.

Il cite la rage de Caligula causée par un hippomane que lui avait donné Cæsonie.

Eusèbe cite la folie de Gallus due à un aphrodisiaque. Lucullus, le gourmand légendaire, et Lucrèce, l'auteur du poème de *Natura Rerum*, seraient morts au milieu des fureurs frénétiques causées par des breuvages hippomaniques.

Comme Ovide, nous renvoyons aux médecins; nous leur emprunterons seulement quelques indications sommaires.

Les aphrodisiaques les mieux connus sont :

La flagellation, l'urtication, la scarification, l'électricité, les lotions stimulantes sur les organes génitaux avec de l'eau à la glace, de l'eau salée et de l'eau aromatique, le phosphore.

Dans le règne végétal, la sarriette, la menthe poivrée, le cresson alénois, le céleri, l'artichaut et l'asperge, la cinéraire sibérienne, la bénoîte, la muscade, le poivre, la girofle et tous les condiments fortement aromatiques, la vanille et le cacao, le ginseng, le salep, la truffe parfumée, l'orange, la morelle, le bole, le phallus et plusieurs autres champignons, le safran.

Dans le règne animal (poissons et coquillages) les crustacés, tels que le homard, les écrevisses, les mollusques, les cétacés, les pétoncles, les huitres et les autres bivalves, l'ichthyophagie en général.

L'ambre gris, la civette, le castor et le musc, les cantharides ; ces dernières et le phosphore sont presque toujours mortels.

Ambroise Paré cite un homme qui mourut de priapisme et d'hémorragie urétrale causée par une potion cantharidée qu'une courtisane, sa maîtresse, lui avait fait prendre.

Le baume de tolu, celui de la Mecque et du Pérou sont aussi des excitants.

En Chine et dans les contrées de l'extrême Orient on fait un grand usage de l'opium et du hatchi qui procurent, le dernier surtout, des rêves délirants et une ivresse dans laquelle on goûte toutes les joies du paradis de Mahomet. Une personne qui a été empoisonnée avec du hatchi nous a décrit les sensations vraiment extraordinaires qu'elle a éprouvées.

Selon le docteur Gauthier, pour réveiller l'amour, rien n'égale l'expérience d'une prostituée consommée dans les pratiques du métier.

CHAPITRE IV

Des embellissements artificiels.

Ceux qui sont disgraciés à la fois de la nature et de la fortune peuvent pour plaire recourir à des moyens artificiels tels que ceux-ci :

Un onguent fait avec la coronaria tabernamontana, le costus speciosus ou arabicus et la calaphracta flacourtia. On en frotte tout le corps et on se rend ainsi agréable à la vue.

Si on passe une poudre fine extraite des plantes ci-dessus à la flamme d'une lampe alimentée avec de l'huile de vitriol bleu, on obtient un fard noir qui se met sur les cils.

On emploie, de la même manière que le premier onguent ci-dessus mentionné, des huiles extraites de plusieurs plantes : l'herbe de porc, l'échites putrida ; et des fards noirs tirés des mêmes plantes ou de leur mélange, et un onguent composé de même.

On attribue la même propriété à une poudre formée de quelques végétaux et que l'on mange après l'avoir mélangée avec du miel.

Un os de paon ou de hyène doré attaché à la main rend un homme agréable aux yeux des autres (a).

Même succès si l'on s'attache à la main un chapelet de grains de jujubier et de coquilles, enchanté de la manière indiquée par l'Atharva-Véda (livre des incantations magiques) ou par un habile magicien (Appendice 2).

(a) Nous donnons ce détail comme singularité de goût, et le suivant comme exemple de superstition.

APPENDICE AU CHAPITRE IV

N° 1. — Conseils d'Ovide

Nous préférons à ces recettes singulières les conseils d'Ovide, *Art d'aimer*, Livre III.

Il est peu de figures et de corps sans défauts, sachez les dissimuler.

Si vous êtes de petite taille, restez assise ou étendue sur votre lit et là, pour qu'on ne s'aperçoive pas de votre taille, recouvrez vos pieds de votre robe.

Si vous êtes trop mince, portez des vêtements épais et non collants.

Avez-vous le teint pâle ? mettez un peu de rouge.

Etes-vous trop brune, employez le poison de Pharos (blanc tiré des entrailles du crocodile, remplacé aujourd'hui par la poudre de riz).

Une belle chaussure doit toujours cacher un pied difforme. Une jambe sèche et maigre doit toujours être bien entourée. Que de minces coussinets rendent les épaules égales ; qu'un léger voile couvre les seins quand ils sont trop élevés ou trop amples.

Si vous avez des doigts épais, des ongles peu polis, faites le moins de gestes possible en parlant.

Ne parlez point à jeun si vous avez l'haleine mauvaise et tenez-vous toujours loin de votre interlocuteur.

Évitez de rire, si vous avez les dents noires, trop longues ou mal rangées.

N° 2. — Filtres et magie.

Vatsyayana donne encore beaucoup d'autres recettes, les unes superstitieuses, les autres singulières. Nous en donnerons seulement une idée.

1° Compositions bizarres de 6 poudres ; un homme qui oint son linga avec l'une d'elles se rend maître de telle femme qu'il veut.

2° Des fards composés avec le résidu de la combustion d'os de chameaux, de chouettes, de vautours et de paons donnent un pouvoir illimité de séduction.

Une certaine composition mélangée de crottes de singes et jetée sur une jeune fille comme un sort l'empêche de jamais se marier.

Si une laque saturée sept fois avec de la sueur des testicules d'un cheval blanc est appliquée à une lèvre rouge, celle-ci devient blanche ; elle redevient rouge, si on la frotte avec un certain composé végétal.

De tout temps, jusqu'à la fin du moyen âge, on a cru à la puissance des filtres et de la magie pour faire aimer ou détester, enrichir, vivre ou mourir.

Du temps d'Ovide et de Pétrone, on faisait remonter aux sorcières de la Thessalie cet art porté à Rome sans doute d'abord par les Grecs.

Dans les siècles suivants, l'influence des idées et des superstitions indiennes fut prépondérante à Rome, surtout sur les païens (Juvénal dans ses satires cite plusieurs fois les Indiens). Elle dominait à Constantinople et dans tout l'Orient pendant le bas Empire, alors même que régnait le mysticisme, sous Justinien, au VI^e siècle, tout le monde croyait à la magie. Il y avait des recettes vendues au poids de l'or, surtout pour faire mourir. On employait communément des herbes enchantées, notamment la mandragore et aussi le poisson Rémora, des os de grenouilles, la pierre astroïte, l'hippomane et autres drogues.

L'empereur Justinien se croyait thaumaturge et aimait à le faire croire aux autres. On disait dans le peuple que l'Empereur était un démon et pouvait se transformer à volonté. Le grave jurisconsulte Tribonien lui disait avec conviction ou par flatterie qu'il pouvait se faire quand il voulait un pur esprit et se transporter partout surnaturellement.

TITRE VI

DES DIVERS MODES DE MARIAGE

CHAPITRE I

Préceptes généraux.

(Ces préceptes sont conformes aux lois de Mênou).

On doit se marier dans sa caste, avec une vierge bien appareu-tée, riche, noblè, belle, et qui a au moins trois ans de moins que soi.

On ne doit point rechercher en mariage une jeune fille dans les cas suivants.

C'est une amie ou une sœur plus jeune; on la tient cachée; son nom n'est pas harmonieux; elle a le nez écrasé; elle a le nombril effacé et saillant, au lieu d'être creux; elle est hermaphrodite (App. 1). Sa taille est courbée ou déformée; elle est nouée; elle a le front proéminent; elle manque de tête; elle est malpropre; elle a appartenu à un homme; elle est affectée de goître ou d'autres glandes saillantes; elle est défigurée plus ou moins; elle a dépassé l'âge de puberté; elle transpire continuellement des mains et des pieds (App. 2).

Il faut surtout éviter les mésalliances. Celui qui entre dans une famille supérieure à la sienne n'est considéré ni de sa femme ni des parents de celle-ci. Celui qui épouse une femme de rang inférieur